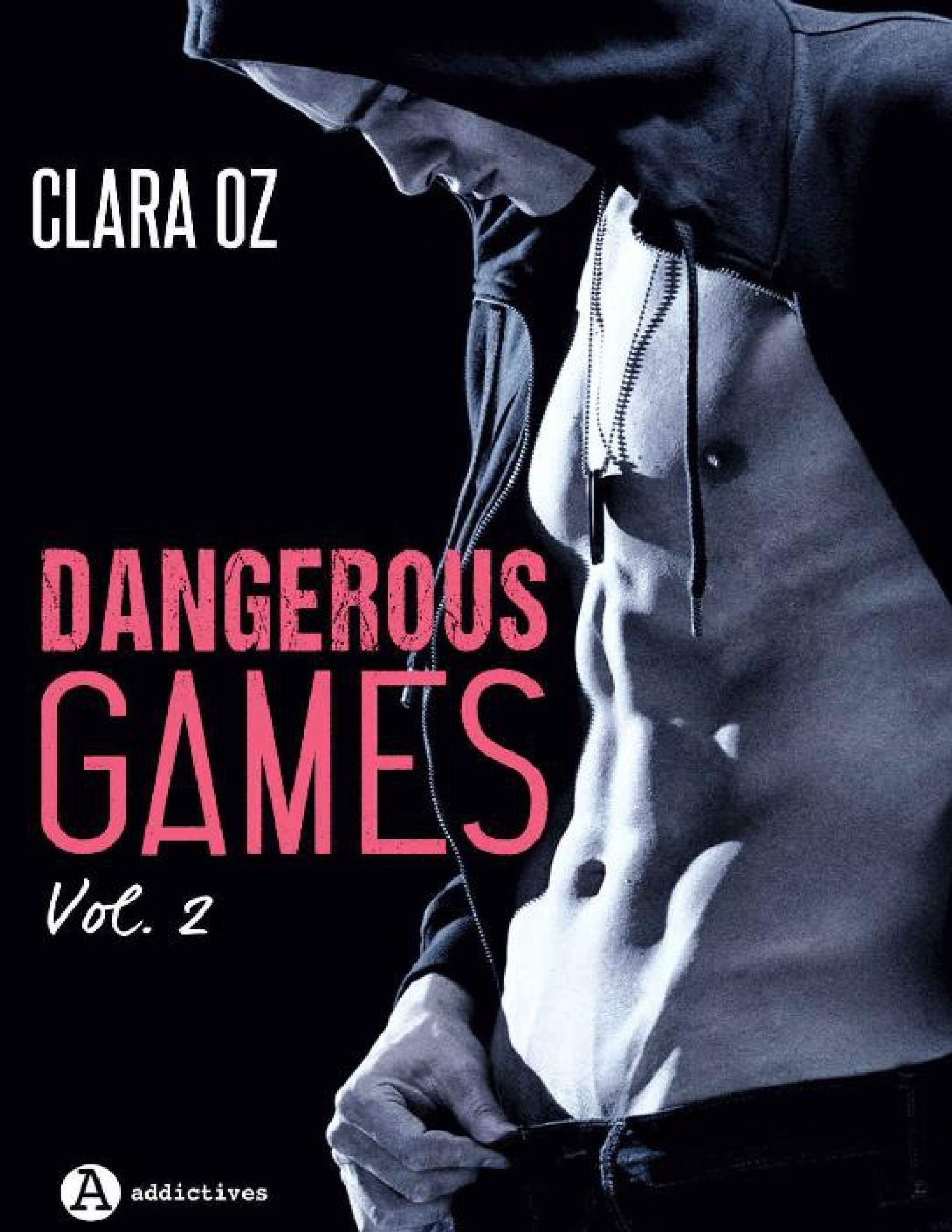

CLARA OZ
DANGEROUS
GAMES
Vol. 2
addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

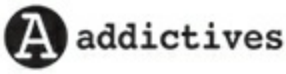
Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Clara Oz

DANGEROUS GAMES

Volume 2



1. Respirer…

Papa ?

PAPA /1/2

Alistair est papa. PAPA ! Entendre l'adorable fillette l'appeler ainsi me retourne complètement. Après un moment de flottement, où je ne sais pas trop ce que je fais là, le sol s'ouvre sous mes pieds, et je tombe tête la première dans cette brèche. Me fracasse contre le sol. Ou, je continue de chuter, je ne sais pas trop. Je parviens tout de même à enclencher la première pour partir d'ici au plus vite, des larmes déjà plein les yeux.

Et mon cœur, on en parle ?

Je ne sais même plus si j'en ai un.

Enfin, si. Un truc qui ressemble à du haggis, probablement…

J'ai une imagination débordante. Je peux envisager mille solutions, mille dénouements, mille explications pour un problème donné. Pour une situation donnée. J'ai tenté de trouver la raison au comportement d'Alistair, après notre nuit ensemble. Pourquoi il était paniqué de se réveiller avec moi, pourquoi il n'a pas desserré les dents le temps du trajet, pourquoi cette soudaine froideur alors que nous venions de passer des instants délicieux dans les bras l'un de l'autre.

Quand on se réveille affolé au milieu de la nuit, c'est soit un cauchemar, soit qu'il y a une raison plus grave. Je me suis demandé s'il regrettait déjà de s'être laissé emporter par le désir ? S'il a eu peur qu'on nous découvre tous les deux dans un endroit où nous n'étions pas censés nous trouver ? Mais alors ça, qu'il soit papa ? Jamais ! Cette idée ne m'a même pas effleuré l'esprit. Pas une seule seconde.

Et qui dit enfant, dit… ?

Marié…

Ou presque, il n'a pas de bague à son doigt. En tout cas, il y a une mère et ils sont plus que certainement en couple.

J'ai besoin d'air. De crier. De courir jusqu'à épuisement. De faire le point dans ma tête, de réfléchir calmement, de démêler mes pensées, pour comprendre quand cette histoire a commencé à m'échapper.

Sauf que je suis obligée de piler. Net. La petite tornade blonde – sa fille – se tient pile devant ma

voiture, les mains sur les hanches, des éclairs dans les yeux. Comment a-t-elle fait pour se planter ainsi devant mon véhicule ? Je ne l'ai pas vue arriver ! Je freine, affolée, et ouvre ma fenêtre, pendant que j'entends la voix d'Alistair qui résonne, derrière.

– Catriona ! Mais ça ne va pas ! On ne fait pas ça ! gronde sa voix profonde.

La dénommée Catriona ne lui jette même pas un regard. Elle hausse les épaules, se rapproche de moi, toujours aussi sûre d'elle.

– Grand'Ma dit toujours que ce n'est pas poli de ne pas dire bonjour ! clame-t-elle d'une voix aiguë. T'es qui ?

Je reste stupéfaite devant son aplomb. Interdite devant la ressemblance avec son père. Parce que même si j'ai du mal (le mot est faible) à intégrer ce que je viens d'apprendre, c'est le portrait craché d'Alistair. Enfin, pas totalement. La petite, qui doit avoir 5 ans, est blonde, mais elle a les mêmes yeux ébène, le même air assuré, la même fierté insolente.

– Catriona, dit Alistair en l'attrapant d'une main ferme, le regard grave. On ne traverse pas devant une voiture ! C'est très dangereux !
– Mais papa, je veux savoir qui c'est ! se défend la fillette en lui jetant un regard suppliant.
– Excusez-la, ajoute la femme que j'ai aperçue lui courant après. Elle est très curieuse.

Incapable de prononcer un seul son, je reste stupide devant la famille qui se tient devant moi. La grand-mère de Catriona doit avoir dans les 70 ans. Enfin, je n'ai jamais été très douée pour donner un âge à quelqu'un… Elle porte les cheveux courts, blancs, et affiche un air jovial avec son grand sourire qui dessine des rides autour de sa bouche et de ses yeux.

– Tu es une fée ? demande la petite fille. Y en a qui ont les cheveux de la même couleur que toi. Tu vois, papa, les fées existent ! Tu ne veux jamais me croire ! Comment tu t'appelles ?
– Amy, balbutié-je.
– Et Amy a très certainement des choses à faire, ajoute Alistair, visiblement embarrassé pour moi.

Ou pour lui…

– Oui, je…
– Oh, je vous en prie, venez visiter le ranch, intervient la grand-mère, un sourire bienveillant sur les lèvres. Vous travaillez avec Alistair ?

Je jette un regard à Alistair, impassible, qui affiche son habituelle nonchalance. Une mèche de ses cheveux tombe sur son front, il la remet en place d'un geste fluide, puis pose sa main sur l'épaule de sa fille. Dès qu'il croise mon regard, il détourne les yeux.

Tu m'étonnes !

Je crève d'envie de lui demander s'il n'y a pas une *Madame McKay* pour visiter le ranch, mais je

me mords la lèvre. Cette dame n'y est pour rien. Elle n'a pas à supporter ma colère. Mon désarroi. Ma frustration. Et je cherche comment refuser son invitation, aussi aimable soit-elle.

– Allez, viens, insiste la petite fille, un cheval va avoir son bébé ! Tu as déjà vu un tout petit poulain ? Et j'ai une cabane, aussi ! Et je veux les mêmes cheveux que toi ! Papa, continue-t-elle en se tournant vers son père qui la couve d'un regard tendre, paternel, –presque – craquant. Je veux les mêmes cheveux qu'Amy !

Je retiens un rire devant l'assurance de cette petite. Elle est vraiment attachante. Tellement entière et spontanée que toute ma colère pourrait presque s'évaporer. Presque, parce que franchement, je n'arrive pas à croire qu'Alistair ne m'en ait jamais parlé. Enfin, de toute façon, je ne vois pas pourquoi je me prends la tête, pourquoi je me sens aussi mal, aussi trahie, aussi blessée. Il m'a bien dit que notre histoire n'en était pas une, non ?

Oui. Très clairement !

Voilà. Donc, histoire classée.

L'attirance n'est pas de l'amour. Faire l'amour avec quelqu'un n'est pas forcément le début d'une relation suivie. Pas besoin de sentiments pour coucher avec une personne. Le désir n'est pas de l'amour non plus, aussi intense et bouleversant soit-il. C'était un bon moment, comme l'a si bien dit l'homme qui se tient juste devant moi, entouré de sa famille. De sa fille. Je suis capable de différencier tout ça, non ?

Oui. En théorie, parce que là, j'ai envie de hurler. D'aller me cacher quelque part, loin de lui, loin de ses yeux ébène, loin de son regard qui me consume dès qu'il se pose sur moi. Loin de son magnétisme enveloppant, de la chaleur de son corps, de sa voix grave et posée.

Je crois qu'il faut que je parle. Que je réponde à la petite qui attend de savoir si je vais, oui ou non, aller voir cette fameuse jument en train de mettre au monde son poulain. Que je lui déconseille de se teindre les cheveux en bleu, aussi, car les siens sont très beaux ainsi. Mais surtout, surtout, il ne faut pas que je montre à quel point Alistair-le-briseur-de-cœur-menteur m'a blessé. Parce que je suis Amy Thunder, la fière et indépendante Amy Thunder qui a une carrière à bâtir, des rêves à réaliser, toute une vie d'adulte à construire.

Et ce n'est pas un homme qui va ruiner mes chances d'aller là où je l'ai décidé !

Encore moins Alistair !

Je ravale toutes les émotions négatives qui m'oppressent, affiche un sourire que j'espère naturel sur mon visage, ouvre ma portière, plante mon regard dans celui de la petite fille, sors de la voiture et dis d'une voix très calme :

– Je serais ravie de voir la jument et ta cabane, Catriona.

Catriona saute de joie en criant un « ouais ! » retentissant pendant que je tends la main à sa grand-mère.

– Madame, enchantée, continué-je, savourant d'avance cette petite vengeance destinée à Alistair.

S'il voulait que je déguerpisse, dommage pour lui !

– Daisy, m'informe-t-elle en serrant ma main d'une poigne chaude. Je suis la grand-mère d'Alistair. Et l'arrière-grand-mère de cette petite fille ! Je suis ravie de vous rencontrer. Vous désirez boire quelque chose, aussi ? J'ai du thé tout chaud qui nous attend !

OK, je croyais que c'était la mère d'Alistair.

J'ai tout faux décidément…

– Hé ! s'exclame Catriona en agrippant le bras de son arrière-grand-mère. C'est mon invitée !
– Je crois que c'est plutôt l'invitée de ton papa, la contredit gentiment Daisy.

Catriona croise les bras, baisse le menton et fronce les sourcils d'un air boudeur. Je retiens un rire. J'ose un regard vers Alistair qui me fixe, un air indéfinissable sur ses traits. Il semble… surpris. Abasourdi ? Largué, aussi. Il ne devait sûrement pas s'attendre à ça.

Moi non plus…

– Je n'ai pas beaucoup de temps, expliqué-je à la petite fille et à son arrière-grand-mère d'un air désolé, évitant soigneusement le regard d'Alistair. Nous avons eu une longue journée, mes pieds rêvent de repos et surtout, je dois aller payer le garagiste avant qu'il ne ferme.
– Venez vite, alors, dit Daisy. Je vais vous faire visiter.
– C'est moi qui explique ! objecte Catriona. C'est moi qui montre le box de Fusée !

Daisy secoue la tête d'un air attendri pendant que la petite fille la double et vient se poster à côté de moi, glissant naturellement sa main dans la mienne. Je retiens un mouvement de surprise. Puis, je souris, touchée par son geste.

– Tu travailles avec papa dans le film ? demande-t-elle.
– Oui, je suis responsable des figurants et j'aide le réalisateur au bon fonctionnement du film, expliqué-je. Je donne les directives à ton papa pour savoir ce qu'on attend de lui, comment se placer, et aux acteurs, aussi.
– Waouh ! Moi, je voudrais bien jouer dans un film ! Mais papa dit que je suis trop petite ! Tu as fait comment pour avoir des cheveux de cette couleur ?

J'adore la façon dont elle passe du coq à l'âne. Et j'adore la tête d'Alistair qui se décompose quand je précise qu'il est sous mes ordres. Même s'il ne l'est pas vraiment. Enfin, pas entièrement.

On ne va pas chipoter, hein ?

– Je suis allée chez le coiffeur, pour mes cheveux. C'est une teinture.

– Ooh, dit-elle d'un air déçu. Tu n'es pas une fée ?

– Peut-être, réponds-je avec un clin d'œil. Tu sais, les fées n'ont pas le droit de révéler leur identité. Elles doivent garder le secret. C'est très important.

– Oui, je sais ! s'exclame-t-elle, son visage s'éclairant de nouveau. Mais moi, elles me disent souvent des secrets, en vrai !

– Tu en as de la chance !

Catriona lâche ma main, sautille en tournant autour de nous. Daisy sourit en l'observant, les yeux débordant d'amour. Alistair regarde ses pieds, shoote dans un caillou qui rebondit au loin. Et moi, je me demande si j'ai eu raison de rester.

– Je vais voir Fusée, lâche Alistair, comme s'il voulait fuir, accélérant le pas.

– Mais nous aussi ! rétorque Catriona.

Les derniers rayons du soleil se perdent derrière l'immense ranch de la famille d'Alistair, dont nous venons de passer le portail en fer forgé. Il est encadré de grosses colonnes de bois, dans le genre américain, avec un énorme panneau au-dessus, tenu par des chaînes, qui se balance au gré du vent, où est inscrit *Daisy's Dream*, en grandes lettres blanches. Devant moi, deux gros bâtiments qui forment un L, en bois et pierre, une cour gravillonnée et des prés tout autour, délimités par des arbres ici et là. C'est magnifique.

Catriona court et rattrape Alistair, puis se pend à son bras, le forçant à la soulever pour jouer, ce qu'il fait avec un sourire complice, accueilli par un éclat de rire provenant de la petite fille. Mon cœur est attendri par cette scène. Attendri par ce lien père/fille, ce lien que je n'ai jamais eu avec un homme.

J'ai appris l'identité de mon père l'année de mes 18 ans. Par hasard. En tombant dessus alors que je cherchais des papiers pour ma mère. Ma mère qui m'avait toujours assuré que mon géniteur n'était qu'une aventure d'un soir, qu'elle ne connaissait que son prénom, et qu'elle n'avait jamais réussi à le retrouver. Elle ne m'avait pas dit non plus avoir *cherché* à le retrouver. Je lui avais posé des questions, bien sûr, des centaines de questions, mais aucune réponse ne m'a permis de mettre un nom sur une image. Je m'étais résignée, alors. Et en secret, je m'étais inventé mille pères. Avec un physique différent à chaque fois, un métier différent, passant d'écrivain à agent secret. Dompteur de tigres à scientifique passionné.

Dire que j'ai souffert de l'absence d'un père ne serait pas tout à fait juste, je n'ai pas vraiment ressenti un quelconque manque. Peut-être un peu à l'adolescence, quand j'ai remis en cause beaucoup de choses. Mais j'ai eu la chance d'être incroyablement bien entourée depuis ma naissance. Ma mère, d'abord, a toujours été bienveillante et attentive. Malgré son emploi du temps de folie, ses concerts, les heures passées à répéter, j'ai toujours été sa priorité. Elle m'a couverte d'amour, d'attention, de paroles qui permettent de se construire sereinement.

Les membres de son groupe, ensuite. Dennis, le batteur, John, le guitariste et Meg, la bassiste.

J'étais leur petite protégée. Petite chanceuse dans un monde de paillettes et de fêtes. Petite princesse dans un conte de fées. Ma vie, mon enfance, n'était que douceur et rires, joie et privilèges. Même si je ne me rendais pas compte de tout ça. C'était mon environnement, mon quotidien, et j'appréciais énormément.

La famille de Bonnie, pour finir. Ses parents sont devenus un peu les miens, ma mère, celle de Bonnie. Quand elle était en tournée, j'allais chez eux. Jusqu'à ce que ça ne soit plus possible.

Puis un soir, ma mère a eu un accident de voiture. Rien de grave, plus de peur que de mal mais elle a dû rester à l'hôpital longtemps, et j'ai cherché des papiers pour son assurance dans son bureau. Et je suis tombée sur un paquet de vieilles lettres, entouré d'un ruban rose. Des feuilles un peu jaunies, beaucoup froissées, qui n'auraient jamais dû atterrir entre mes mains. Curieuse, je les ai lues.

Et j'ai appris le secret que gardait ma mère sur ma naissance.

Son mensonge, aussi.

Je n'étais pas née de père inconnu. Mon père n'était pas « qu'un mec de passage ». Bien au contraire. Mon père était Connor Stetson, un joailler mondialement connu de New York (d'ailleurs, jamais je n'avais imaginé un tel métier, dans mes souvenirs). Ils s'étaient rencontrés dans un hôtel, lui avait perdu sa clef et elle revenait d'une soirée. C'était dans la période « sombre » de ma mère. Fêtes, alcool, drogue. Bref.

Mes parents s'étaient aimés. Follement. Passionnément. Ils ont eu un coup de foudre l'un pour l'autre. Ce sentiment qui fait rêver les âmes romantiques, qui fait écrire les romanciers, qui fait autant de bien que de mal. Parce que mon père, Connor, était marié. Et sa femme, bien sûr, n'a pas accepté qu'il décide de la quitter. Elle a usé de tous les moyens pour tuer la relation entre mes parents, ne reculant devant rien pour les effrayer. Mais finalement, mon père est mort d'une crise cardiaque avant ma naissance. Son cœur a lâché. On ne peut pas trouver plus symbolique.

La relation, non préméditée, entre mes parents a fait du mal aux personnes concernées. Et là, aujourd'hui, en voyant Alistair, main dans la main avec sa fille, j'ai l'impression de recréer le même schéma. De voler un homme à quelqu'un. À une femme, probablement, mais aussi à sa petite fille. Bien qu'il m'ait dit que notre « relation » n'en était pas une, nous avons couché ensemble. J'ai peut-être, sans le savoir, brisé quelque chose.

Et cette idée me donne envie de vomir…

Nous pénétrons dans une étable où sont alignés des box en bois. L'odeur de cheval est forte, désagréable, omniprésente. Je me retiens de grimacer tout en cachant mon nez dans mon foulard. Mais, vu que personne ne semble incommodé, je laisse retomber mes mains le long de mon corps. Puis, un hennissement retentit et je croise les bras, comme une protection, apeurée. Je tente de ne pas le montrer, cependant. Si la petite Catriona est capable de traverser ce qui ressemble de près à l'enfer pour moi, je dois bien en être capable aussi… L'endroit est rempli de foin, de seaux, et un

vieil homme vient à notre rencontre. Pas de cheval en liberté. C'est déjà ça…

– Bonjour, George, dit Alistair à un homme âgé aux cheveux gris. Comment ça se présente ?
– Le vétérinaire est là, ça ne devrait pas tarder, informe le vieil homme en nous regardant tour à tour.

George nous salue, puis retourne près du box où une jument trépigne tout en émettant des sons étranges. Je m'approche – pas trop près – pour la voir se coucher, se relever, donner des coups de pied en arrière. Son ventre est énorme. Elle est agitée, nerveuse, et semble souffrir terriblement. Je frissonne et recule d'un pas, tout en me demandant pour quelle raison débile j'ai accepté de suivre la fillette jusqu'ici !

Fierté mal placée ?

Désir de vengeance ?

Curiosité ?

La curiosité l'emporte. La mère de Catriona doit bien être dans les parages, non ?

La queue de Fusée balaie l'air frénétiquement. Au-dessous, j'aperçois une espèce de liquide couler. Alistair entre sans hésiter dans le box, pendant que je panique encore plus. Il remonte ses manches et salue le vétérinaire, un homme aux cheveux roux coupés court, emmitouflé de la tête aux pieds dans une combinaison blanche, mais déjà tachée, complétée par de longs gants jaunes remontant jusqu'à ses biceps. Alistair caresse l'animal, pour le moment allongé, d'une main tendre tout en l'encourageant. À l'aise dans n'importe quelle situation. Pas impressionné pour deux sous. Catriona essaie de se glisser près de Fusée, heureusement retenue à temps par son arrière-grand-mère, car c'est ce moment que choisit Fusée pour donner un coup de pied sur le côté. J'ai peur, chaud, je ne me sens pas à ma place, et l'odeur me dérange énormément.

– Attention ! s'écrie Alistair.

Fusée s'allonge de tout son long, prenant presque tout l'espace disponible dans le box, puis se relève aussitôt, faisant reculer les hommes présents pour l'aider. Elle tourne sur elle-même, hennit, gratte le sol avec ses sabots.

– Elle a mal ! geint Catriona d'un ton suppliant. Il faut l'aider !
– Tu savais que les chevaux étaient proches des fées ? lui dis-je tout en me rapprochant d'elle. Tu peux peut-être leur demander de la soutenir ?

Catriona ouvre ses grands yeux ébène, me dévisage quelques secondes.

– Bien sûr que je le sais ! affirme-t-elle.

Puis, ses yeux se perdent dans le vague, comme si elle parlait intérieurement à ses amies

invisibles.

– Je veux que ce soit une fille, le poulain, déclare-t-elle. Et je l'appellerai Amy ! Hein, Grand'Ma, je peux l'appeler Amy ?

– Ce n'est pas le prénom d'un cheval, intervient tout à coup Alistair. Et je ne suis pas sûr qu'Amy apprécie.

– Et je teindrai sa crinière en bleu ! Je l'ai vu dans un film, pour un concours ! Hein, Amy ça ne te dérange pas ?

– Euh… souris-je, ne sachant pas quoi répondre.

Pourvu que ce soit un mâle, peut-être ?

La sonnerie de mon téléphone me sort de cette situation un peu délicate. Pas que je n'ai pas envie de répondre à Catriona, juste que je ne suis pas certaine d'apprécier qu'un cheval porte mon prénom. Même si l'idée, venant de la fillette, est touchante. Par politesse, je ne réponds pas, me contente de le basculer en mode vibreur tout en vérifiant qui m'appelle.

Eva.

Je reporte mon attention sur Fusée, de nouveau allongée, se tordant de douleur, son ventre se contractant de manière hallucinante. J'ai la même pensée que Catriona : « Aidez cette pauvre bête à mettre son poulain au monde ! » Pile au moment où je pense ça, deux petits sabots sortent de la jument. Catriona émet un « ooh, ça y est », le vétérinaire s'empresse d'attraper le bout des pattes qui apparaissent, s'y reprend à deux fois étant donné qu'une sorte de truc gluant l'entoure, puis tire. Une tête. Gluante, elle aussi. Et puis le petit corps est expulsé et tombe lourdement sur le sol, suivi du placenta rosé. Alistair tapote le cou de Fusée, tout en la félicitant à voix basse. Catriona crie, applaudit, suivie de Daisy et de George, puis s'empresse de demander le sexe du poulain. Mais personne ne lui répond, le vétérinaire et Alistair sont maintenant en train de frotter le nouveau-né avec de la paille fraîche. Même si ce spectacle est franchement dégoûtant, je ne peux m'empêcher d'être émue d'avoir assisté, pour la première fois de ma vie, à la naissance d'un bébé cheval.

Je recule de quelques pas, consulte mon téléphone qui vient de vibrer pour y lire un message d'Eva.

[Salut Amy, il faut que tu me rappelles d'urgence,
il y a un souci avec Sahelle !]

Merde !

– Catriona, il faut que je parte, expliqué-je, paniquée. Je viens de recevoir un message important, je dois absolument téléphoner.

La petite fille, les yeux rivés sur la jument en train de batailler encore pour expulser je ne sais quoi (et je préfère ne pas savoir) tourne lentement la tête vers moi.

– Oh, s'exclame-t-elle d'un air désolé. Et ma cabane ?
– Promis, je reviendrai la visiter.

Un grand sourire étire ses lèvres. Moi, je ne souris pas, je viens de réaliser que j'ai fait une promesse que je ne tiendrai pas. Et s'il y a une chose que je déteste, ce sont les promesses en l'air.

Mais ai-je le choix ?

Je salue Daisy en lui expliquant aussi que je dois m'éclipser, puis m'éloigne, non sans savoir jeté un dernier regard à Alistair, toujours en train de s'occuper du poulain. Je retiens un soupir, pressée de regagner la sortie, quand j'entends une voix grave et chaude qui s'élève.

– Catriona, c'est une petite jument qu'a mise au monde Fusée ! annonce Alistair à sa fille.
– Ouais ! s'exclame la fillette, elle va s'appeler Amy !

Pas certaine qu'Alistair trouve cette idée sympa…

Moi non plus, d'ailleurs…

Mais pour l'instant, il y a plus urgent !

2. Occasions manquées…

Dès que je suis dans ma voiture, j'appelle Eva. Toujours bouleversée d'avoir appris si soudainement la situation familiale d'Alistair. Essoufflée d'avoir couru. Paniquée de ne pas savoir ce qu'il se passe autour de Sahelle. Elle a 94 ans, et toutes sortes d'idées (négatives) me traversent l'esprit. Je refuse d'imaginer quoi que ce soit tant que je n'ai pas eu ma belle-sœur au téléphone. Malheureusement, la sonnerie résonne dans le vide. Je laisse un message pour lui demander de m'expliquer au plus vite et conduis jusque chez le garagiste, qui tient son petit commerce tout en bas du village d'Elgol, face à l'immensité de l'océan. Son garage fait un peu boui-boui, avec un nombre incalculable de carcasses de voitures devant, des pneus empilés sur un côté et – miracle – des places de parking sur un espace gravillonné. Un homme, différent de celui qui m'a ramené ma voiture sur le plateau, apparaît.

– Bonjour ma p'tite dame ! J'espère que ce n'est pas une urgence, on va fermer !
– Bonjour, dis-je, souriante, malgré le stress qui me noue le plexus, en sortant de ma voiture. Je viens juste régler une facture.
– Ah ! Dans ce cas, entrez ! s'amuse-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil. J'ai tout mon temps pour ça !

L'homme en question n'est pas très grand, habillé d'un vêtement de travail bleu marine, taché de graisse. Ses joues rebondies sont rouges, ses cheveux, quasi inexistants, et il me paraît très cordial.

– Alors, alors, commence-t-il en feuilletant un carnet aussi noir que ses mains, derrière un semblant de bureau en métal. C'est quoi votre petit nom ?
– Amy Thunder.
– Ah. Je vois, dit-il en se grattant le menton, son sourire effacé. Les pneus…

Il me regarde, les yeux un peu dans le vague. J'attends qu'il me donne le montant que je dois régler, mais non, il marque une pause.

– Euh, oui, les pneus, répété-je.
– Oui, oui, les pneus… C'est bizarre, non ?

Je fronce les sourcils, secoue la tête, trépigne. Je suis fatiguée, je n'ai pas envie d'épiloguer sur le pourquoi du comment de mes pneus crevés, dans un garage vétuste qui sent l'huile et le cramé.

Je suis énervée, trahie, blessée, et super inquiète, surtout !

– Qu'est-ce qui est bizarre ? demandé-je quand même, par politesse.
– Deux pneus crevés. Ça fait beaucoup, vous ne trouvez pas ? demande-t-il en baissant la voix, comme s'il me parlait d'un truc hyper secret.

– J'ai dû rouler sur quelque chose. Il y a peut-être des travaux sur la route, je ne sais pas, il faisait nuit.

Super. Je suis juste en train de lui dire que je roule sans regarder, en gros…

Le garagiste secoue la tête, l'air de contredire mon raisonnement.

– Je vais aller chercher les clous, dit-il très sérieusement. Peut-être que ça nous donnera un début de piste.

Mais je ne veux pas enquêter, moi ! OK, c'est bizarre, je veux bien l'admettre. Crever deux pneus en même temps ne paraît pas très ordinaire. Mais entre tout le matériel utilisé pour le décor, la maison de Duncan, et la route, il est fort probable que j'ai roulé dessus !

– Vous insinuez quoi ? m'impatienté-je.

L'homme suspend son geste d'aller chercher les clous, me faisant regretter de lui avoir demandé des explications. Il revient vers moi, la tête baissée, les yeux plissés.

– Quelqu'un aurait pu les planter dans vos pneus, affirme-t-il en hochant la tête comme s'il émettait une vérité.

Je retiens un soupir.

– Vous travaillez sur un tournage, n'est-ce pas ?
– Oui, acquiescé-je en hochant la tête.
– Ça doit être ça, alors. Dans ce monde-là, il faut se méfier de tout. Et de tout le monde. Vous êtes actrice, non ?
– Pas le moins du monde. Je fais juste partie de l'équipe des réalisateurs.
– Ça ne change rien ! énonce-t-il après une seconde de réflexion. Vous savez, l'Écosse est très prisée pour les films. Vous connaissez « Harry Potter » ? Il a été tourné ici, aussi.
– Oui, je sais, oui, soupiré-je.
– « Highlander », aussi ! « Da Vinci Code ». « Mission impossible » ! Et même « Blanche-Neige et le chasseur » ! clame-t-il comme s'il m'apprenait quelque chose, un air victorieux sur le visage.

Sortez-moi d'ici !

– L'Écosse est magnifique, dis-je, espérant mettre un terme à cette conversation sans queue ni tête.
– Vous savez que j'aurais pu être acteur ? rigole-t-il. Vrai de vrai ! J'étais jeune, et un peu plus mince, mais j'aurais pu.

Je lève les sourcils, crispe mon sourire.

– Mais bon, ça ne s'est pas fait. Mon père tenait ce garage, il voulait absolument que je prenne sa suite. Il était vieux, à l'époque. Un peu malade, me raconte-t-il en s'appuyant sur son bureau,

semblant avoir oublié la raison de ma venue. Et vous savez ce que c'est, on ne peut rien refuser à ses parents. Je suis fils unique, ils attendaient beaucoup de moi. Un garage, ça ne semble pas grand-chose, mais c'est tout le contraire ! Je ne répare pas seulement des voitures, je répare beaucoup plus ! C'est important, un moyen de locomotion, vous savez ! Surtout ici, où rien ne se fait à pied ! Et on peut apprendre beaucoup sur les personnes qui viennent, rien qu'en regardant leur voiture. Vous, par exemple, avec votre petite Clio…

– Ce n'est pas la mienne, le stoppé-je net, en brandissant ma main devant lui. C'est une voiture louée par la production.

– Ah, s'exclame-t-il. Ça change tout alors. Je trouvais aussi qu'il n'y avait rien de personnel à l'intérieur. Dans certaines, si vous saviez ce qu'on y trouve ! Impressionnant ! Les gens ne se rendent pas compte qu'on peut lire leur vie avec tout ce qu'ils laissent traîner dans leur véhicule. Heureusement que je sais garder les secrets, hein ! se marre-t-il en me faisant de nouveau un clin d'œil. Tiens, l'épicière, vous voyez ? Eh bien, je me demande si elle n'a pas un amant. Ouais, hoche-t-il la tête. Carrément. Bon, d'un autre côté, son mari est mort l'année passée, alors ce ne serait pas une mauvaise chose. Moi, je crois pas que l'être humain est fait pour vivre seul. Vous êtes mariée ?

– Euh… Non.

– Ah. Bon. Mais vous êtes jeune, aussi, vous avez le temps ! Moi, j'aurais pu me marier, vous savez ? Ouais, vrai de vrai ! Mais ça ne s'est pas fait. Le destin, comme on dit. Elle en a préféré un autre. Pourtant, il était pas bien intelligent, je vous le dis, moi ! Mais bon, on n'y peut rien, hein ?

– Tout à fait… acquiescé-je d'une voix empreinte de sollicitude.

– Bon, revenons à nos moutons ! Les clous !

Le garagiste part farfouiller dans son atelier. J'entends des bruits de tiroirs qu'on ouvre, qu'on referme brusquement, des jurons. J'hésite à me pencher par-dessus le bureau pour voir le montant de la facture, poser l'argent sur la table et partir en douce… Mais à la place, je me contente de regarder la décoration de ce lieu tenu par une personne… étonnante. Sur les murs peints en gris, des photos de l'Écosse, dont certaines un peu floues. Et mal cadrées. Un calendrier d'il y a dix ans, avec des femmes dans des poses suggestives. Des affiches de tarifs, sales.

Le garagiste revient, alors que je suis toujours dans la contemplation des œuvres d'art sur les murs.

– C'est beau, non ? me fait sursauter sa voix.

– Euh…

Instant on ne peut plus gênant.

À moins que la pose de la femme en string soit savamment étudiée…

– Les photos ! C'est moi qui les ai prises. J'aurais pu être photographe, vous savez. Vrai de vrai ! J'étais très doué. D'autant plus qu'ici, les paysages sont magnifiques. Mais ça ne s'est pas fait. La…

…

Je ne l'écoute que d'une oreille, hoche la tête de temps en temps. Mon téléphone vient de vibrer dans ma poche, et je ne peux pas décrocher.

– Il faut que j'y aille, dis-je au bout d'un moment. Je suis attendue.
– Mais bien sûr ! Tenez, voilà les clous. Je les ai gardés précieusement. Ne les jetez surtout pas.
– Merci. Combien je vous dois ? demandé-je en fourrant les clous dans mon sac.

Je paie le montant demandé. Attends que Mister « occasion manquée » tamponne la facture. Souris bêtement en espérant que ça accélérera sa cadence. Prie pour qu'il n'ait pas une autre anecdote à me raconter.

J'attrape la feuille de papier, le remercie encore.

– Dites, vous qui êtes dans l'équipe du tournage, dit-il pour m'achever. Vous n'auriez pas une petite place pour moi ? Je peux tout faire vous savez, et je sais très bien jouer la comédie. Oui, vrai de vrai ! Non, parce que je me suis dit que ce serait quand même dommage de ne pas essayer, vous voyez. Le talent gâché, il n'y a rien de pire. Et même à mon âge, je peux toujours percer.
– Oh… balbutié-je après un instant de réflexion. Je vois, oui. Seulement, l'équipe est au complet. Les acteurs sont déjà recrutés depuis un bon moment. Par contre, vous pouvez essayer au niveau des figurants. Qui sait, il y a peut-être encore de la place. Tenez, envoyez un mail à cette adresse, en précisant vos coordonnées, votre âge, votre taille, si vous possédez un costume d'époque, et vos disponibilités. Ajoutez une ou deux photos, récentes, et la responsable des figurants vous contactera s'il y a besoin de quelqu'un.
– Un mail ?
– Oui, tout se fait par mail, maintenant.
– Bon… Je peux dire que je viens de votre part ?
– Si vous voulez.
– Ah super, super. Mais vous pensez que j'ai ma chance ? Non, parce que je ne voudrais pas faire tout ça pour rien, vous comprenez. La paperasse, c'est pas trop mon truc !
– Bien sûr que vous avez votre chance !
– D'accord, d'accord. C'est gentil de votre part, alors. Bon, et cherchez qui a planté les clous dans vos pneus, ma p'tite dame, ils ne sont pas venus là tout seuls, je vous le dis, moi ! Ils étaient bien trop droits pour que ce soit naturel !
– Oui, promis, dis-je en mentant dans l'espoir de pouvoir enfin partir.
– J'aurais fait un bon détective, vous ne trouvez pas ? rit-il, en se donnant un coup sur la poitrine.
– Parfaitement, acquiescé-je.
– Allez, je vous laisse, vous devez être débordée avec ce film. Mais sinon, ça vous dirait qu'on se boive un verre, un de ces soirs ? Vous m'avez l'air bien sympathique pour une fille qui n'est pas d'ici. Je pourrais vous parler de l'Écosse, vous dire quoi visiter. Et il faut absolument que vous goûtiez le whisky !

Ah. Merci, mais non merci.

C'est déjà fait…

3. Sahelle fait des siennes…

Amusée, autant qu'agacée, d'avoir mis tant de temps pour payer une facture, je me hâte de rejoindre ma voiture, au cas où le garagiste déciderait de me rattraper pour me raconter encore un peu de sa vie.

Ou me proposer je ne sais quoi…

Je vérifie mon téléphone, deux appels manqués d'Eva. Désolée de ne pas avoir pu répondre, je la rappelle, puis soupire en le posant dans le vide-poches puisqu'elle ne répond pas. Si, quelques rares fois (oui, je sais, ce n'est pas bien), je téléphone en voiture, là, avec les virages serrés et les moutons indisciplinés, je ne m'y amuse pas.

Je prends tout de même le temps d'apprécier le coucher de soleil sur l'océan. Le ciel est zébré de rayures rose et or, qui se reflètent sur les rochers et les galets de la petite plage, les nuages ressemblant à de la barbe à papa (on a les références qu'on peut) et l'eau semble si calme que je pourrais y plonger. Enfin, presque. Je ne suis pas fan des eaux froides. Mais ce lieu me donnerait envie d'aller m'asseoir devant et de l'observer le temps que l'astre orangé disparaisse derrière l'océan. C'est époustouflant. Je m'arrête et mitraille ce somptueux paysage. Je n'ai jamais vu un pays aussi changeant au niveau des couleurs, aussi intense. Un décor de carte postale à chaque virage. Des envies de capturer ces instants chaque jour et d'en faire des posters. Tout, ici, me surprend. M'émerveille. Me donne envie de parcourir le monde pour aller découvrir d'autres contrées. D'autres mentalités. D'autres façons de vivre…

Je rappelle Eva dès que je suis garée devant ma petite maison, et commence à marcher lentement le long du pré qui borde l'océan. Un petit chemin se profile devant moi. J'ai envie de respirer l'air frais, de prendre mon temps, d'apprécier encore une bonne rasade de paysage féerique.

Toujours mieux que le whisky…

Je laisse mes yeux se perdre sur l'immensité qui m'entoure, la nature sauvage et grandiose de ce début de soirée et les montagnes, sombres masses protectrices, qui délimitent la fin de l'île de Skye, pendant que la sonnerie résonne.

– Amy ! Ah, je pensais que je ne pourrais jamais te joindre ! s'exclame Eva dès qu'elle décroche. Tout va bien ?

Joker ?

– Bonjour Eva, réponds-je. Oui, merci. Qu'est-ce qu'il se passe avec Sahelle ?
– Hallucinant ! Tu ne vas jamais me croire ! Elle a disparu !
– Comment ça, elle a disparu ? m'étonné-je, m'attendant à presque tout, sauf ça.

– Disparue, oui. Pfiut, volatilisée. Plus de Sahelle, plus de Mirage, plus personne ! s'écrie Eva d'une voix empreinte d'inquiétude.

– Mais comment ça ? Il lui est arrivé quelque chose ou elle est partie ?

– Oui, elle est partie ! Sans rien dire à personne ! Elle a emporté quelques affaires de toilette, des vêtements, son chat et son ordinateur. Mais impossible de la localiser, aucune trace nulle part, aucune piste, pas de mot, rien du tout !

Je n'arrive pas à croire ce que j'entends. Comment Sahelle aurait-elle pu disparaître ? Une sourde angoisse m'envahit le cœur.

– Merde, lâché-je. C'est quoi ce délire ? Tu es sûre qu'elle n'a pas eu un accident ou quelque chose comme ça ?

– Oui, on a vérifié, bien sûr. Lukas a mis ses contacts sur le coup. Mais rien ! Et puis, elle ne sort jamais Mirage de son appartement, donc elle l'a emmené avec elle. Si elle s'était fait kidnapper, ou avait eu un accident, elle n'aurait pas emporté son chat !

– Non, mais c'est dingue. C'est une blague de sa part ?

– J'aimerais bien, ricane-t-elle d'une voix étranglée, soucieuse. C'est un truc de fou cette histoire.

– Il s'est passé quelque chose avant qu'elle ne disparaisse ? demandé-je, tentant de comprendre, complètement larguée.

– Tu te souviens de la soirée cartes, quand je t'ai eue au téléphone, l'autre soir ?

– Bien sûr !

– Bien. Alors, on jouait tranquillement… Enfin, comme peut l'être une partie avec elle, quand sa copine Isabella nous a rejointes. Elle était tout excitée, tout émoustillée, et nous a dit qu'elle avait une nouvelle à nous annoncer.

– Ah oui ?

– Isabella a rencontré un homme et a décidé de vivre avec lui. Voire, de partir avec lui. Il n'est pas de New York, il vit dans le Wisconsin, et elle a dit qu'il était possible qu'elle déménage. Elle l'aurait connu… sur un site de rencontre ! Il est venu la voir plusieurs fois à New York, ils se sont plu, et elle a décrété qu'elle n'avait plus l'âge d'hésiter, que c'était la chance de sa vie, et qu'elle voulait en profiter au maximum.

– Sérieux ? m'écrié-je, totalement soufflée.

– Oui ! affirme Eva. Au début, on a pensé qu'elle plaisantait, mais pas du tout. Elle était absolument sûre d'elle. Elle nous a dit qu'elle voulait voir comment les choses allaient évoluer mais que c'était possible qu'elle s'en aille, elle est folle amoureuse, l'impression de revivre sa jeunesse, bref, totalement emballée.

– Et ?

– Et Sahelle l'a hyper mal pris, explique-t-elle d'un ton désolé. Elle a jeté son jeu de cartes sur la table, super énervée. Bon, tant mieux, parce que j'étais en train de gagner et je ne savais pas comment sortir de cette situation sans subir sa mauvaise foi. Et elle a commencé à dire que tout le monde l'abandonnait, que c'était inhumain, d'abord moi, il y a quatre ans, qui n'est pas restée longtemps chez elle. Ensuite, ma mère qui est partie dès que sa boutique de création a commencé à bien tourner, après toi, avec ton tournage, et maintenant, sa meilleure amie qui s'en va.

– Ah, mince. C'est vrai qu'elle n'aime pas être seule. Mais est-ce suffisant pour qu'elle

disparaisse volontairement sans laisser de traces ?

– Il faut croire, oui. Elle a dit qu'elle en avait marre, que tout ça n'était pas sympa pour elle. Ensuite, elle a semblé s'être calmée, puis a décrété que si c'était comme ça, elle aussi allait vivre sa vie. Et depuis, plus de nouvelles…

– C'est fou… dis-je. Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire ? Partir en vacances ?

– On est allé voir les agences de voyages autour de chez elle, mais pas de pistes. On ne sait absolument pas.

– Le fait qu'elle ait pris son chat est bon signe, déjà, elle ne s'est pas fait enlever.

– Ah ah, si elle se faisait kidnapper, je plains le mec, moi ! Mais bon, elle est âgée, et elle semblait bien fatiguée, ces derniers temps, du coup, nous sommes tous super inquiets…

– Tu m'étonnes ! Lukas n'a pas des contacts pour retracer les mouvements de sa carte bleue ? Il connaît un super détective, non ?

– Oui, oui, il est sur le coup, bien sûr ! Elle a retiré deux mille dollars en liquide le lendemain de la partie de cartes et depuis, aucun paiement. On lui avait offert un téléphone portable, qu'elle a bien pris soin de laisser dans son appartement. Heureusement qu'on avait le double de ses clefs pour en savoir plus, sinon, on aurait dû fracturer sa porte. Elle a coupé l'électricité, l'eau, enfin, bref, comme si elle partait pour un long voyage.

– Sauf qu'on ne sait pas où… finis-je pour elle.

– Exactement. Tu sais où elle aurait pu aller, toi ? Des pays qu'elle aurait évoqués, tout ça ? On ne se souvient pas qu'elle ait un jour dit vouloir partir, enfin, excepté après l'annonce d'Isabella.

– Non, franchement, je ne vois pas, dis-je après une seconde de réflexion. Et comment va Isabella ?

– Partagée, soupire Eva. Inquiète et énervée. Elle se sent évidemment responsable, mais d'un autre côté, elle en veut à Sahelle de faire un coup pareil. Elle dit que Sahelle veut lui saper son bonheur en disparaissant de cette façon. Qu'elle souhaite la culpabiliser.

– C'est un peu vrai, non ?

– Je crois, oui. Sahelle n'a pas apprécié du tout et elle marque son mécontentement de cette manière.

– Sacrée Sahelle, ris-je doucement, me remémorant sa personnalité atypique et fantasque. J'espère qu'elle va bien, c'est tout ce qui compte.

– Oui. Tu as raison, c'est le plus important. On a eu un rapport de tous les hôpitaux, les gendarmeries, tout est OK de ce côté-là, donc a priori, elle va bien…

– Elle est peut-être allée à la rencontre d'un homme, tiens !

– On y a pensé, figure-toi ! Mais elle a emmené son ordinateur portable, on ne peut même pas vérifier son historique. Là, le détective cherche à partir de son adresse IP. Pour le moment, il n'a rien. Je suis sûre qu'elle est capable d'avoir fait des recherches ailleurs qu'à partir de chez elle, se disant qu'on pourrait découvrir où elle est.

– Tu crois qu'elle aurait été jusque-là ?

– Franchement, tu aurais vu son regard, sa détermination quand elle nous a dit qu'elle aussi allait vivre sa vie, je pense que oui !

– Elle nous épatera toujours…

– Le mot est faible ! rit doucement Eva. Mais bon, Sahelle dans la nature avec Mirage, je ne sais pas ce que ça peut donner…

– Ouais. Moi non plus…

La discussion dévie sur nous, ensuite. Je prends des nouvelles de Lukas, de Melody, j'omets volontairement de lui parler de mes soucis, comme si ne pas les dire à voix haute ne leur donnait aucune consistance. Aucune réalité. De toute façon, que dire ? Que j'ai couché avec un homme qui m'attire beaucoup trop, mais qu'il a une fille, détail qu'il a bien pris soin de ne pas me révéler, qu'il est peut-être marié, et que j'ai l'impression de recréer l'histoire de ma mère, de briser une famille, et aussi de m'être lancée tête et cœur (bon, corps surtout) dans une aventure qui n'en est pas une, qui n'était qu'une erreur d'un soir, une pulsion primaire, peut-être ? En tout cas, pour lui. Parce qu'il n'éprouve rien pour moi, ça, c'est certain.

Et j'ai beau me le répéter, ça fait toujours aussi mal…

Nous nous promettons de nous donner des nouvelles de Sahelle dès que nous en avons. Même si, de mon côté, ça m'étonnerait que j'apprenne quoi que ce soit…

Je rebrousse chemin. La nuit tombe implacablement sur le paysage qui perd petit à petit de ses couleurs. L'océan devient une étendue grise, les montagnes se confondent avec l'horizon. J'inspire à pleins poumons l'air frais qui s'infiltre aussi sous mes vêtements, ne peux m'empêcher de sourire devant le coup qu'a fait Sahelle, même si ce n'est pas franchement drôle. Mais savoir qu'à 94 ans passés, elle est capable de prendre Mirage, son énorme chat, sous le bras et de partir, je suis impressionnée. En brouillant les pistes, en plus. Enfin, en espérant que ce n'est pas grave, qu'il ne lui est réellement rien arrivé sinon, c'est certain que je ne rirai plus du tout !

Duncan, mon grognon de logeur, se tient devant la maison lorsque j'arrive. Fidèle à lui-même, en chaussons et peignoir, comme s'il ne s'était pas habillé de la journée. Les mains sur les hanches, comme si j'avais fait une bêtise et qu'il allait me gronder. La mine sombre, comme si toute la misère du monde s'était un jour abattue sur lui et que rien ne pourrait lui rendre le sourire.

– Bonsoir, Monsieur McKenzie ! lancé-je avec le même sempiternel ton enjoué que j'ai lorsque je m'adresse à lui, espérant adoucir son regard.
– Ce n'est pas prudent de vous aventurer là-bas quand il fait nuit ! lâche-t-il de but en blanc, sans même me saluer.

J'hésite entre l'envoyer bouler une bonne fois pour toutes et lui dire que, promis, je n'irai plus. Mais j'ai passé l'âge de recevoir des ordres d'un personnage éternellement mal luné.

– Le ciel est dégagé, dis-je pour changer de sujet. Il fera sans doute beau demain.

Championne de la discussion, bonsoir…

– Qu'il fasse beau ou pas, nous n'y pouvons rien, décrète-t-il, à bon escient.
– Est-ce que vous auriez des clous, par hasard ? demandé-je spontanément, me souvenant des deux exemplaires que j'ai dans mon sac à main et que je souhaiterais comparer avec les siens afin de voir si c'est lui qui a planté des trucs en ferraille dans mes pneus.

Voilà, le garagiste m'a contaminé avec sa parano !

Comme si j'avais besoin de rajouter ça à mes soucis…

– Hors de question que vous fassiez des travaux dans ma maison ! s'exclame-t-il. Non, mais vous vous croyez où /1/2

– Non, non ! J'ai juste besoin de quelques clous pour demain, pour le décor sur le tournage, dis-je en mentant. Je devais en acheter et j'ai oublié. Je vous les rendrai, bien évidemment.

– Même pour accrocher un truc contre le mur, c'est non !

– Juste un ou deux, en dépannage, insisté-je.

– Ce logement est neuf, pas de trou, nulle part !

– Non, c'est juste…

– Je vous préviens que si vous ne le rendez pas aussi parfait qu'il l'était quand je vous l'ai loué, j'encaisse la caution ! Et je rajoute une somme pour le dérangement ! Non, mais c'est un monde, ça ! s'énerve-t-il tout seul en gesticulant.

– Il y a des travaux, dans le coin ? continué-je, me marrant de cette conversation qui n'a aucun sens.

– Ah, parce que vous comptez faire quoi, une nouvelle terrasse ?

– Pardon ?

– Vous ne touchez pas à un seul cheveu de cette maison, compris ?

– Non, je veux juste… expliqué-je. Ouais, non, rien, laissez tomber, merci. Bonne nuit monsieur McKenzie.

– Je ne plaisante pas !

– Oh, oui, je l'ai bien compris !

– Pas de travaux ! insiste-t-il comme si j'étais demeurée.

– Pas de travaux, répété-je d'une voix lasse.

– De toute façon, je n'en ai pas, des clous… conclut-il avant de tourner les talons.

Je rentre prestement, réprimant mon fou rire, et ferme ma porte.

Décidément, aucune des personnes me louant un appartement ne sera banal…

4. *Super woman* (enfin presque…)

Aujourd'hui encore, je perçois la présence d'Alistair avant de le voir. Picotements dans la nuque. Frissons. Chaleur. Je lui jette un regard, incapable de m'en empêcher, alors que j'avais décidé de l'ignorer superbement.

Moi et mes bonnes résolutions…

Ce n'est pas très professionnel, mais je me tiens loin d'Alan, cet après-midi. Parce que le réalisateur va, à coup sûr, me coller près des chevaux. Donc, auprès d'Alistair. Pile là où je ne souhaite pas être. Ce n'est pas gênant en soi que j'évite ce dieu du cinéma, puisque j'ai mon oreillette et, s'il a besoin de moi, je viendrai aussitôt. Naïvement, je me persuade que s'il ne me voit pas, il ne pensera pas à me mettre avec Alistair. Ce matin, c'était facile, le cascadeur n'était pas présent. Mais maintenant, il est là. Et vu que lui et moi, c'est terminé, avant même d'avoir réellement commencé, je préfère ne pas avoir affaire à lui.

Simple, non ?

– Amy ! m'interpelle tout à coup la voix de Carolyn, pas discrète du tout, alors que je me fais toute petite. Il faut absolument que tu viennes m'aider ! J'ai un souci avec le décor, et aucun mec n'est disponible ! Tu y crois, sérieux ? Pas une âme charitable pour m'aider à porter un truc hyper lourd.

– Ah, les hommes, dis-je, ce n'est plus ce que c'était !

– Mouais, grogne-t-elle. Je viens de me défoncer le dos pour essayer de le mettre en place toute seule. La responsable décor est hyper *bookée*, il n'y a que moi pour gérer ça…

– Super Amy est là ! m'écrié-je en levant la main, telle une super héros.

Carolyn me dévisage, son regard parcourt mon corps et elle hausse les sourcils d'un air entendu.

– J'espère que t'as plus de force que ta carrure ne le montre, se moque-t-elle gentiment. Sinon, tu ne connais pas un mec hyper musclé, serviable, genre brun ténébreux…

– Ouh là ! dis-je, la stoppant net. Même pas en rêve.

– Oh, oh ! Aurais-je dit quelque chose…

– Si tu veux que je t'aide, on se dépêche, je ne vais pas tarder à entendre mon prénom dans l'oreillette !

– Tu seras moins empressée quand tu verras le truc qu'on doit déplacer, ironise-t-elle. Viens, c'est à l'intérieur, dans la chambre de l'héroïne.

Ah. Finalement, si Alan voulait bien me dire de le rejoindre d'urgence…

Je suis Carolyn dans la grosse ferme nous servant de plateau intérieur, retiens ma respiration en passant devant les loges, dont celle d'Alistair. Vient ensuite celle de Bonnie. J'imagine qu'elle est

encore à l'intérieur, en train de se concentrer. Ou derrière le bâtiment, peut-être, là où elle aime prendre un bol d'air avant de tourner. J'ignore mon cœur qui se serre pour me concentrer sur Carolyn qui continue de se plaindre des hommes indisponibles quand on a besoin d'eux.

Nous arrivons ensuite dans la chambre. Je retiens un mouvement de recul. Il me semble encore sentir l'odeur d'Alistair. Partout. Ce parfum masculin boisé, qui m'a tant envoûtée cette nuit-là.

S'il n'y avait que cette nuit-là où son odeur m'a fait de l'effet…

Je ne peux pas laisser les souvenirs me hanter de la sorte. Je respire un bon coup même si l'idée n'est pas judicieuse puisque l'odeur devient encore plus forte, puis fais comme si je découvrais la pièce pour la première fois. En même temps, je n'en ai pas vu grand-chose non plus, il faisait presque nuit au départ, et ensuite…

J'avais beaucoup mieux à regarder que la chambre…

– Alors, commence Carolyn en se frottant les mains, sans sembler s'apercevoir de mon trouble, c'est la grosse armoire, là. Il faut la déplacer. On doit la mettre ici, me montre-t-elle du doigt le mur perpendiculaire. Mais d'abord, il faut qu'on déplace le bureau.

Je regarde l'énorme armoire qui occupe presque tout le pan de mur, perplexe.

– Carolyn, on ne va jamais y arriver !
– C'est bien pour ça qu'il nous faut des mecs ! Mais personne n'est dispo ! On va se débrouiller sans eux, tu vas voir ! Allez, on bouge déjà le bureau, explique Carolyn. Au fait, tu sais que j'ai trouvé une jupe sur le lit… défait, enchaîne-t-elle, d'un air mi-amusé mi-offusqué.
– Ah oui ? m'étonné-je, rougissant aussitôt.

Et super gênée.

Honteuse.

Coupable…

– Genre, je ne sais pas qui est venu faire la sieste, et n'a même pas refait le lit, quoi ! continue-t-elle en saisissant un côté du bureau. Ou alors, mais non ! Un couple qui a fait l'amour !

Le bureau est super intéressant, tout à coup. Massif. En bois foncé. Avec des arabesques dessinées dessus. Une œuvre d'art, indéniablement. D'époque, évidemment. Qui doit valoir…

– Hé ! Tu m'aides ou quoi ?
– Pardon, j'ai cru entendre mon prénom dans l'oreillette, dis-je mentant et fuyant délibérément son regard. On le met où ?
– Au milieu en attendant. À trois. Un, deux, trois !

Nous soulevons. Difficilement. Le bureau est extra lourd. Et pourtant quatre fois plus petit que l'armoire. Nous le posons en plein milieu de la pièce, puis allons vers le meuble que nous ne pourrons jamais porter, et nous plantons devant en le regardant.

– Qui aurait pu venir faire l'amour ici ? insiste Carolyn, ne semblant pas vouloir lâcher le morceau. Calum et Bonnie, tu penses ? C'est classique, non, que les acteurs couchent ensemble après ou pendant un tournage. Le rapprochement, tout ça…

– Le tournage vient de commencer, Carolyn !

– Ah oui, pas faux. Bon, Calum et une autre nana. Obligé que ce soit lui, c'est un séducteur né. Tu as vu comme il drague tout ce qui bouge ?

– Je n'ai pas fait gaffe, non.

– Arrête ! Il ne parle pas, il séduit. C'est hallucinant ! Ou alors, le cascadeur ? Il doit bien emballer les nanas, lui aussi non ?

Je ne sais pas si je me décompose devant Carolyn, mais elle se reprend aussitôt.

– Oh pardon ! Je ne voulais pas…

– J'allais plutôt dire une assistante cameraman et un highlander, moi… me reprends-je, trouvant également la force de sourire.

– Ah, se ferme-t-elle aussi. Nan, c'est mort !

– Quoi ? Mais pourquoi ?

Carolyn recule un peu. Je pivote vers elle, plante mon regard dans le sien pour l'inciter à se confier.

– Tu ne vas jamais me croire, commence-t-elle d'un air déçu. Monsieur a des idées très arrêtées. Monsieur… refuse de faire l'amour avant le mariage.

– T'es pas sérieuse ? m'étranglé-je.

– Oh si !

– Mais ça n'existe plus ça !

– Si ! Il doit rester une seule personne au monde capable de sortir un truc pareil. Et, bingo, je suis tombée dessus !

J'éclate franchement de rire, suivie par Carolyn. Ce rire me fait un bien fou. Il dénoue mes épaules, enlève la boule oppressante qui m'obstruait la poitrine, fait voler en éclat le stress qui me collait à la peau.

Mais n'enlève pas cette satanée odeur d'Alistair omniprésente…

– Amy ! entends-je soudain dans mon oreillette. Mais tu es où ?

– Ici ! réponds-je, alors qu'« ici » ne veut rien dire. À l'intérieur, j'aide Carolyn !

– On a besoin de toi dehors, tout de suite ! exige le réalisateur.

– J'arrive !

Je regarde Carolyn d'un air désolé.

– Oh non ! Je vais faire comment ? se plaint mon amie d'une voix traînante.

– Laisse faire la super-héroïne, m'amusé-je en posant ma main sur son épaule. À plus tard ! Avis à tous les hommes forts de ce tournage, dis-je dans mon micro. Carolyn a besoin d'aide pour déplacer une armoire ! C'est urgent !

Plusieurs voix me répondent par l'affirmative. Je souris, satisfaite, puis me dépêche de rejoindre le réalisateur, Alan, et son assistant, Stuart le mal léché.

– Je suis là ! Désolée, j'aidais…

– On sépare les caméras, me coupe Alan, élégant dans son costume noir, même s'il est recouvert de petits poils blancs qui appartiennent sans nul doute à Chouchou, affalé dans ses bras. Tu vas diriger la scène avec Matthew et Alistair. Ils t'attendent déjà.

Euh…

Je regarde Alan comme s'il venait de me demander de sauter d'un immeuble en feu. Je vais tourner une scène… toute seule ? Déjà ? C'est… wow ! Génial ! Incroyable ! Excitant !

Totalement flippant.

Et surtout complètement imprévu. Je n'ai pas le temps de me préparer, de savoir quoi dire, de me glisser dans le corps d'une réalisatrice sûre d'elle. Mais, d'un autre côté, je n'ai pas le temps non plus de stresser. Enfin, presque pas. La scène va se tourner plus loin, en bas d'une côte, avec l'océan en contrebas. Donc, le temps du trajet, je peux m'évanouir une bonne dizaine de fois, vomir tout autant, avoir envie de faire pipi encore plus. Ouais, le stress joue sur ça, chez moi…

Je me reprends vite, voulant montrer à Alan qu'il peut compter sur moi.

– D'accord. Pas de changements sur la scène ? demandé-je d'une voix professionnelle, soulagée de ne pas avoir oublié mes fiches je ne sais où.

– Non. On reste sur le même plan : Alistair chevauche pour rattraper un cheval qui s'est sauvé. Vérifie bien qu'on ne puisse pas le reconnaître à l'écran.

– D'accord.

– Nous n'aurons plus besoin d'Alistair et des chevaux, ensuite, on commence les scènes intérieures.

J'acquiesce.

– Matthew a déjà ton moniteur, tu vérifies que tout est OK, ajoute Alan, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

– Oui, réponds-je, incapable de dire autre chose qu'un « d'accord, OK, bien sûr ».

Le stress de faire correctement, de ne pas me planter, et surtout de ne pas faire perdre du temps à l'équipe, si jamais mon regard n'est pas le bon, me colle une boule dans la poitrine.

Alan donne son chihuahua à Stuart, qui l'attrape en réprimant une grimace, puis part avec son air digne et fier du plus grand réalisateur de tous les temps.

Ce qu'il est…

Je jette un regard vers l'endroit où patientent Matthew, le cameraman qui porte son matériel sur l'épaule ainsi que le moniteur, un petit écran portable qui va me permettre de suivre ce qui apparaît à la caméra, dans une main, et Alistair, ses deux monstres à quatre pattes à côté de lui. Je me prépare une micro-seconde à paraître naturelle devant l'homme qui n'arrête pas de me surprendre désagréablement ces derniers jours. Parce que je ne veux pas qu'il se doute du mal qu'il m'a infligé.

– Hé, mini rebelle, lâche Stuart tout à coup. N'oublie pas ça !

Je n'ai pas le temps de me tourner vers lui pour lui demander de quoi il parle, je sens juste la boule de poils agitée qui atterrit dans mes bras. Chouchou, surexcité, me lèche frénétiquement les mains. Et essaie d'atteindre mon visage pour y coller sa langue.

– Mais… m'opposé-je.

Trop tard, le traître est déjà parti…

Je soupire, fais un bisou sur le cou du chihuahua tout en l'empêchant de me couvrir de bave. Bon, OK, il ne bave pas vraiment mais les léchouilles sur le visage, très peu pour moi.

– Tu vas être super cool, hein, Chouchou ? lui chuchoté-je. Et tu veux que je te dise ? Je te préfère mille fois aux chevaux…

5. Professionnelle avant tout

– Bonjour ! lancé-je d'une voix enthousiasme quand j'arrive près des deux personnes qui m'attendent. Désolée pour le retard, j'étais occupée avec Carolyn.

Ça y est, je suis près d'Alistair et le moulin à paroles est lancé…

– Tout est OK, me rassure Matthew, blondinet très fin, habillé d'un slim orange, de baskets jaune flashy et d'une veste vintage camel cintrée à la taille. Je vais repérer le lieu.
– Bonjour Amy, me caresse la voix grave d'Alistair. Ta mascotte va bien ?

Je lui fais un sourire crispé, serre un peu plus Chouchou dans mes bras, ne prends pas la peine de lui répondre. Je ne veux pas lui parler, pour la simple et bonne raison que je ne pense pas être capable de me maîtriser. La colère est toujours là, omniprésente, et elle grossit à vue d'œil. À la place, j'emprunte le chemin que vient de prendre Matthew, tentant de coordonner les battements de mon cœur avec ma respiration. Mais Alistair, agile, me rattrape. Une main qui tient Mister Swing par la bride, l'autre Clydesdale suivant derrière eux. Le chien microscopique dans mes bras commence à s'agiter. Je le maîtrise, accélère le pas. Je ne veux pas faire le chemin avec lui. Je ne veux pas discuter avec lui. Je ne veux pas que les chevaux m'approchent !

D'autant plus que Mister Swing est le cheval qui adorait Chouchou…

J'ai à peine le temps de penser à ça qu'un hennissement tout près de moi me fait sursauter. Je me retourne, pour découvrir le monstre à quelques centimètres de mon épaule. Chouchou s'agite encore plus, jappe, essaie de sauter à terre. Je le maintiens fermement mais il se débat comme un petit diable. Puis, la tête du cheval se colle contre ma poitrine, son oreille pile devant mes yeux, frottant même contre mon front. J'ai tellement peur que je ne peux pas effectuer un pas en arrière. Je ne peux pas le repousser. Mes jambes tremblent, mes mains aussi, pendant que Chouchou, aux anges, lèche les naseaux du canasson comme s'ils étaient potes depuis toujours.

– Tu ne peux pas tenir ton cheval, non ? parvins-je à articuler d'une voix énervée à l'intention d'Alistair.

Le regard qu'il darde sur moi rajoute une couche à ma colère. Il ne dit rien, mais n'en pense pas moins. Ses yeux ébène, mélange détonnant d'ombre et de lumière, se plissent de surprise. Comme s'il ne se souvenait pas de la galère que c'était de les séparer, la dernière fois qu'ils se sont côtoyés, ces deux énergumènes…

– Et tu n'aurais pas pu en choisir un autre ? continué-je, ne parvenant pas à me calmer. Merde, ça va être la grosse galère pour les gérer, ces deux-là !

Alistair, en deux pas, maître de lui, sans laisser paraître quoi que ce soit, rattrape son cheval et le

force à reculer. J'en profite pour avancer plus vite. Je veux mettre de la distance entre lui et moi.

Chose que j'ai déjà essayé de faire de nombreuses fois, d'ailleurs…

Je ne veux pas échanger un seul mot avec lui qui ne soit pas en rapport avec le travail. C'est au-dessus de mes forces. Tout ce que je veux, c'est reprendre la maîtrise de mes pensées, de ma respiration, et de ce traître de corps qui s'emballe dès qu'Alistair est à moins de deux mètres de lui. Ne pas me laisser envahir par tout ce qui me dépasse et qui est hors de mon contrôle. Comme cette relation avortée. La ressemblance entre l'histoire de ma mère et ce que je viens de découvrir. Le stress inévitable de cette première scène que je vais diriger seule.

Je marche vite, prenant soin de ne pas glisser dans la descente, et parviens à rejoindre Matthew, essoufflée. Il a fait une pause et regarde le paysage qui s'étend devant nous. Un pré scintillant de vert, là où se posent quelques rares rayons de soleil, éclairant les parcelles d'une pure lumière or. Un ciel chargé au-dessus de nous, et l'océan, plus bas, ombre grise, et ses remous incessants.

– Je vais aller me poster là-bas, m'indique-t-il en montrant du doigt l'endroit où il veut aller. Je vais cadrer avec la montagne derrière. Vous restez ici, et je te donnerai le top départ via le micro, OK ?

– Parfait, réponds-je, reprenant avec peine mon souffle.

Il me tend le moniteur, me sourit, alors que je me retrouve un peu bête avec le chien d'un côté, et le petit écran dans l'autre. Je ne peux même pas poser Chouchou sur le sol, il risquerait de s'échapper. De se faire écraser par un cheval. Je parviens à extirper mes fiches que j'avais enfoncées dans ma poche arrière, me plonge dedans pour savoir exactement ce qu'attend Alan de la scène.

Picotements dans la nuque.

Frissons.

Chouchou qui s'excite dans mes bras…

Alistair est là. Je ne bouge pas d'un iota, mais j'aperçois sa silhouette dans mon champ de vision. Assez près pour entendre mes directives, pas assez loin pour ne pas réveiller l'instinct de je-ne-sais-quoi de la boule de poils qui m'agace prodigieusement.

– Chouchou, tu me fatigues, bordel, chuchoté-je à son intention. Tu ne peux pas rester tranquille, non ?

Il me semble entendre un petit hoquet, juste derrière moi. Je ne relève pas. S'il veut se moquer, libre à lui. Moi, j'ai décidé d'être un maître zen, dorénavant. Un modèle de plénitude et de sérénité. De calme et d'indifférence. Ne rien lui montrer, laisser filer ma colère, je trouverais un moyen de l'évacuer plus tard, et surtout, oublier les moments que nous avons partagés. Faire comme si de rien n'était. Comme s'il n'était rien de plus que le cascadeur à qui je vais donner des directives. Pas l'homme avec qui j'ai couché, qui m'a offert le plus bel orgasme de ma vie, qui a détruit le début de

confiance que j'avais en lui ensuite. Pas non plus ce mâle qui ne ressent rien pour moi, qui a pris, jeté ensuite. Qui n'a vu en moi qu'une passade d'un soir, un élan primaire à combler. Voilà, rien de tout ça.

– C'est quoi ton problème, *BlueBird* ? murmure-t-il près de mon cou.

Pile sur ma nuque, là où se trouvent toutes mes terminaisons nerveuses en cet instant, un des endroits les plus sensibles de mon anatomie, qui frémit au souffle d'Alistair qui l'effleure.

OK.

J'ai essayé.

Envolées, les belles résolutions...

Je pivote lentement. Plante mes yeux dans les siens. Les siens, si sombres, envoûtants, hypnotisants. Ses prunelles qui farfouillent à l'intérieur de moi pour déceler ce que je me tue à lui cacher, tout ce que je ne veux pas lui dire, tout ce qu'il n'a pas besoin de savoir.

– Aucun, sifflé-je d'un ton que j'espérais moins sec. Je n'ai aucun problème. Tu en as un, toi ?
– J'ai l'air ? demande-t-il sans détourner le regard et en plissant les yeux.
– Je crois que tu es un problème à toi tout seul…

Et là, au lieu de s'en prendre à moi, ce que j'espérais inconsciemment, je crois, que ça pète, qu'il s'énerve, qu'il me pousse dans mes derniers retranchements, que je lui dise ce qui me pèse, qu'il regrette son comportement, il éclate de rire. De son rire communicatif et enfantin, qui éclaire ses traits angéliques, son regard, le rendant lumineux, clair comme l'eau de l'océan lorsque le soleil se reflète dessus.

Je serre les dents, lui tends le moniteur pour qu'il me le tienne, ôte le foulard de mon cou – ce traître qui était censé me protéger du vent, mais qui ne me protège même pas du souffle d'Alistair – et enroule Chouchou dedans. Ce chien aussi, m'exaspère. Tellement. Il continue de bouger mais je le maîtrise, le plaque contre mon ventre, laisse juste dépasser son nez, puis entoure ma taille du foulard, aussi serré que je le peux, sans le blesser, bien sûr, mais pour qu'il arrête de gesticuler et de me gêner, et termine par un nœud solide sur ma hanche.

Ceinturée d'un chihuahua...

Original non ?

Le rire d'Alistair s'est tu. Il me regarde, se demandant probablement ce que je suis en train de faire.

– On ne me l'avait jamais dit, celle-là, insiste Alistair, ne se rendant pas compte de l'état dans lequel je suis. Je suis un problème à moi tout seul. Vraiment ?

Je reste face à lui, silencieuse, en le toisant. J'essaie de ne pas laisser mes émotions transparaître dans mon regard. Je donne l'apparence de m'en foutre complètement.

– Tu as fini ? demandé-je d'un ton maîtrisé. On a une scène à tourner.

Alistair lâche son cheval, lui ordonne de ne pas bouger, se rapproche de moi. Son visage à quelques centimètres du mien. Sa chaleur couvrant la brise fraîche qui me décoiffe et qui fait aussi voleter ses mèches ondulées. Ses yeux dans les miens, bien sûr. Captivants. Magnétiques. Puis, il pose sa main sur mon avant-bras, referme sa poigne, presque trop fort.

– Dis-moi quel est ton problème, Amy, exige-t-il à voix basse. Tout ça est ridicule. Nous ne sommes pas des enfants…

Ne me parle pas d'enfant !

– Tu dois lancer le cheval au galop dès mon top, expliqué-je. Matthew va faire un gros plan dessus. Quand il est à environ six mètres de toi, tu te lances à sa poursuite. Tu le rattrapes en te jetant dessus. Et tu l'arrêtes. Ensuite, visage baissé face à la caméra, tu le rassures. La scène doit être… tendre. Tu as eu peur pour le cheval qui s'est emballé. Les téléspectateurs doivent sentir… ton attachement pour lui. L'acteur principal apparaît souvent comme un gros rustre avec les autres, ils doivent percevoir le lien qu'il entretient avec ces bêtes puisque c'est de là que naîtront les sentiments de l'héroïne pour lui. Enfin, en quelque sorte. Bon, tu peux monter, je te dirai quand agir.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre, je récupère mon moniteur d'un geste brutal, m'éloigne, le chien microscopique couinant dans mon foulard. Je le calme en posant ma main dessus. Enfin, j'essaie de le calmer, car il déteste être ainsi comprimé, limité dans ses mouvements et c'est presque pire que de l'avoir dans un bras. Je le comprends si bien. Je déteste qu'on ne me laisse pas le choix, qu'on décide pour moi, qu'on me mette face à un fait accompli.

Comme Alistair qui a déjà une famille et qui n'a pas jugé utile de m'en informer…

– Je connais ma scène, Amy, lâche Alistair, un petit sourire en coin, ayant récupéré la bride de Mister Swing qui s'est rapproché. Il y a quand même un petit problème…
– Et c'est ? soupiré-je.
– Je ne peux pas et être sur Mister Swing et envoyer Leopold au galop.
– Leopold ?

Alistair le désigne le cheval d'un mouvement du menton.

– Ouh là, non ! m'écrié-je. Même pas la peine ! Je ne touche pas à ce truc. Je ne touche pas à ce truc, répété-je, comme si ça pouvait changer quelque chose. Tu plaisantes, c'est ça ? C'est franchement pas drôle, je ne…
– Hé ! Tout va bien ! tente-t-il de me rassurer en levant les mains en signe de paix. Il faudra juste que tu lui donnes un petit coup sur la croupe, il partira au galop. Il est dressé pour ça.
– Mais tu ne peux pas le faire, toi ? C'est ton job, non ?

– Ce serait beaucoup plus pratique si tu le faisais toi. Sinon, je vais devoir…

– Plus pratique /1/2 Tu penses vraiment que ça va être pratique de lancer ce cheval alors que j'ai Chouchou collé contre moi et le moniteur dans l'autre main, tout près de Mister Swing ? Regarde, il le sent à cent mètres ! Regarde comme il est impatient ! Je suis sûre que si tu le lâches, il me sautera dessus et déchiquettera mon foulard pour lécher Chouchou ! Et si je fais tomber le moniteur ? Je dis quoi au réalisateur ? m'exprimé-je d'une voix suraiguë, complètement paniquée.

Et terrorisée à l'idée que ce monstre m'approche…

Alistair lève les sourcils, m'observe comme… l'hystérique que je suis. Je veux bien faire des efforts, ne pas l'ensevelir de reproches, ne pas lui cracher toute ma colère au visage, à la limite, me taire. Mais là, vraiment, c'est non ! Je ne toucherai pas à ce foutu cheval !

– Tu n'auras qu'à lui donner un coup sur les fesses, répète Alistair d'une voix teintée d'incompréhension.

Je redresse les épaules, durcis mon regard, le fixe sans ciller.

– Et je te dis que c'est non, affirmé-je avec toute l'assurance dont je suis capable.

La tête d'Alistair penche sur le côté, lentement, et ses yeux fouillent encore les miens, pour comprendre ce qu'il se passe dans ma tête. J'aimerais m'éloigner de l'emprise de son regard, concentrer mon attention sur autre chose que lui, mais quelque chose m'en empêche. Cette lueur énigmatique, peut-être. La forme de ses lèvres, aussi. Lèvres que j'ai tellement adoré embrasser, lécher, mordiller. Ou, lui tout entier, probablement. Le charisme qu'il affiche, volontaire ou non. Ce magnétisme qui me happe et m'enveloppe. Ma volonté inexistante, assurément. Puis, il semble se reprendre tout à coup. Il secoue la tête, comme pour s'éclaircir les idées. Je respire enfin.

– Très bien, dit-il en plaçant Mister Swing face à Matthew, au loin, qui teste sa caméra. Je me débrouillerai.

Il parle ensuite à Leopold, doucement, comme pour lui expliquer ce qu'il attend de lui, et le positionne à un mètre de décalage de son acolyte, afin qu'il puisse l'envoyer au galop et ensuite sauter sur Mister Swing. Un instant, un sale sentiment de culpabilité monte en moi. Alistair a peut-être besoin de concentration pour la scène. Sauter d'un cheval lancé à fond à un autre, ne doit pas être si facile, même pour quelqu'un qui exerce le métier de cascadeur. J'hésite à lui proposer de donner ce coup sur la croupe de Leopold, tant pis pour ma frousse, puis la voix de sa petite fille l'appelant papa me revient en mémoire. Ainsi que le ton d'Alistair quand il m'a dit que c'était bien sympa, nous deux, mais c'était juste comme ça. Donc, non. Il se débrouille, comme il l'a si bien dit.

– Quand vous voulez, retentit la voix du cameraman dans mon oreillette.

– OK, on est prêts aussi, assuré-je.

J'allume le moniteur, prête à enregistrer la scène, pour que je puisse ensuite vérifier si elle convient.

– Alistair, c'est bon ? lui demandé-je.

Il se tient derrière Leopold, prêt.

– Parfait, lâche-t-il d'une voix neutre.
– Matthew, tu peux lancer, l'informé-je.
– Le son est demandé !
– Le son est demandé, répété-je à l'intention d'Alistair, au cas où il aurait quelque chose de personnel à me dire et qui ne regarde pas Matthew.

Bon, en réalité, il n'y a pas de micro près de nous.

Mais on n'est jamais trop prudent…

Manquerait plus que cette histoire vienne à se savoir…

– Ça tourne ! s'écrie Matthew.
– Alistair, quand tu veux.

Alistair me lance un dernier regard, sombre, mystérieux, pas dupe. Comme s'il savait très bien que le problème venait de lui – enfin, de ce que j'en attendais – de nous, des quelques heures que nous avons passées ensemble. L'espace d'une seconde, je me sens stupide de lui en vouloir. Il n'y est pour rien. Il ne m'a rien promis. Il ne connaît rien de mon histoire familiale, ne pouvait donc pas deviner que cette omission m'ébranlerait. Et puis, combien de personnes au monde couchent ensemble et ne se revoient jamais ? Ne demandent aucune suite, aucune déclaration, aucun engagement ? Ouais, je suis vraiment bête, je crois. Il n'était pas obligé de me dire qu'il avait une fille. Une famille. Après tout, c'est peut-être moi, le problème…

Moi, et mon passé…

Je m'éloigne pour ne pas apparaître dans le champ, m'arrête dès que Matthew me dit que c'est OK. Puis, je fais un geste, hoche la tête, et Alistair lève la main, l'abat sur la croupe de Leopold, qui, sans aucune hésitation, part au galop. Il saute ensuite sur sa monture, avec une aisance incroyable, comme si le Clydesdale ne mesurait pas deux mètres au garrot, attrape les rênes et se rue à la poursuite du premier cheval.

Les mains sur Chouchou qui essaie toujours de sortir de mon foulard, couinant, bien sûr, je regarde la prestation d'Alistair, son corps lancé à toute allure, ses cheveux libres, volant derrière lui, son dos musclé qui suit le mouvement de son cheval. Je ne peux empêcher l'étrange attirance que je ressens pour lui de me dévorer. Me consumer. Malgré mes bonnes résolutions, celles de ne plus lui en vouloir, de laisser ma rancune de côté, de passer à autre chose. De toute façon, je n'ai pas le choix : je *dois* passer à autre chose. Je ne recréerai pas l'histoire familiale. Donc, inutile que je perde du temps, de l'énergie, des bribes de mon cœur – ou mon cœur tout entier – dans quelque chose qui n'a, de toute façon, aucun futur.

Alistair, dès qu'il rattrape Leopold, se jette dessus. C'est dément. On dirait qu'il vole. Littéralement. Il s'élance, ne semble même pas faire un effort surhumain, et atterrit sur le dos du cheval qui continue de courir, puis ralentit petit à petit au contact de son maître, pendant que Mister Swing les suit de près. Impressionnant.

Si Alistair est vraiment nul en relations passagères, il est vraiment bon en cascades !

6. Tourner sa langue sept fois dans sa bouche… (au lieu de dire des conneries)

Dès que Matthew annonce que la caméra est coupée, je visionne son travail. Avec un regard professionnel. Je vire toutes mes émotions, tous mes sentiments pour ne me concentrer que sur sa prestation. Je vois tout d'abord le cheval lancé comme une fusée, en gros plan, puis arrive Alistair qui se jette sur lui, en plan plus large pour qu'on ne le reconnaisse pas, et enfin le zoom sur le corps d'Alistair, allongé sur le cheval, qui rassure la bête et lui ordonne de s'arrêter. C'est bien, mais il manque quelque chose.

– Matthew, tu en penses quoi ? demandé-je dans mon micro. Je crois que j'aimerais une prise plus large, avec le cheval qui s'emballe, expliqué-je, sans même lui laisser le temps de répondre. Le reste, c'est OK, mais là, on ne sent pas assez le danger. On doit voir que le cheval s'est sauvé, emballé et qu'il risque de tomber de la falaise.

– OK, répond l'intéressé. Il faudra te décaler. Je te renvoie le cascadeur.

– Ça marche ! Merci.

Je visionne une nouvelle fois, pour être sûre de ne pas me tromper. Je sais qu'Alan refait toujours les prises. Alors, j'hésite à relancer Alistair même s'il n'y a rien à dire sur sa scène. Au moins, le réalisateur pourra choisir.

Des bruits de sabots me font lever la tête. Alistair approche. Mon cœur tape un peu plus fort dans ma poitrine.

– Il faut lancer Leopold tout seul, dis-je dès qu'il parvient à ma hauteur. Mais il faudra vite que tu remontes pour qu'on ne te voie pas à l'écran.

– OK, répond-il.

– Bien.

Alistair s'exécute dès que Matthew me dit qu'il est prêt. Je suis la scène avec attention. Elle me semble idéale. La rapidité du cheval transparaît, ainsi que le risque qu'il encoure. Le paysage derrière est magnifique. Très représentatif de l'immensité de l'Écosse et de ses couleurs fascinantes. Une fois la prise faite, je demande son avis au réalisateur. Je sais qu'il a aussi un moniteur et peut suivre ce que nous faisons.

– Alan, pour Amy ? commencé-je dans le micro. Les scènes sont tournées. Vous avez le temps de me donner votre accord ?

Grognements. Bruits non identifiables. Silence. J'attends… Le stress au ventre, de peur de me faire jeter, qu'Alan me dise que c'est nul, que j'aurais pu le voir, et que je lui fais perdre son temps.

– C'est parfait, Amy ! retentit enfin sa voix. Le cadrage est top et le gros plan comme je le voulais. Super, vous pouvez remonter et m'envoyer Alistair, j'aurai besoin de lui finalement, on a un changement de dernière minute.

– D'accord, on arrive tout de suite !

Je respire, soulagée. Surexcitée. Fière de moi, aussi. Et affiche un grand sourire.

– Matthew, on remonte, le prévins-je.

– OK, m'attendez pas, je monte tout droit.

– C'est OK pour la scène, dis-je ensuite à Alistair qui attend mon verdict. Tu peux rappeler ton poney, on rentre ! Ah, et Alan veut te voir, je crois qu'il a besoin de toi !

Alistair hausse les sourcils, s'apprête à parler, mais ne dit rien. À la place, il fourre ses doigts dans sa bouche et siffle Leopold encore à l'autre bout du pré, qui démarre au quart de tour, me vrillant les tympans.

– Putain, tu pourrais prévenir, m'énervé-je.

Un sourire entendu étire les lèvres de l'arrogant. Je lève les yeux au ciel et détache Chouchou.

– Et attrape ton cheval avant qu'il n'arrive jusqu'à moi. J'aimerais faire courir Chouchou.

Je m'éloigne, pose le petit chien par terre, qui s'ébroue comme s'il sortait de l'eau. Puis, il se met à aboyer et tourner en rond. J'essaie de le calmer, sans succès. Mais avec un moniteur dans la main, ce n'est pas le plus pratique pour l'attraper. Et, bien sûr, pendant qu'Alistair stoppe son cheval, Mister Swing en profite pour se ruer sur Chouchou, qui jappe encore plus. Il passe entre ses pattes, sautille, fait le beau (ce qu'il fait magnifiquement bien, on dirait un chien de cirque), se roule par terre.

Le cheval, en réponse, le bouscule de son énorme tête, babines retroussées. Je gagerais qu'il veut le manger. Et ça ne lui demanderait pas beaucoup d'efforts, vu le petit gabarit de ce chihuahua. Inutile de préciser que je vois ma vie défiler sous mes yeux. Une petite égratignure sur le chien, et ma carrière tombe à l'eau.

D'autant plus qu'elle n'a pas réellement commencé !

Et l'égratignure, c'est dans le meilleur des cas…

Un pas de trop et hop, le chihuahua se transforme en crêpe…

– Alistair, s'il te plaît, articulé-je, tremblante, apeurée, complètement impuissante. Appelle ton cheval.

À la place, Alistair s'empare de Chouchou. Il le soulève, le cale dans ses bras, la tête de son Clydesdale suivant évidemment son geste.

– Tout doux, tout doux, calme-t-il l'équidé. Allez, on y va. Mister Swing, Leopold, go !

Alistair se met en marche. Sans même me jeter un regard, le petit chien dont j'ai la responsabilité contre ses abdominaux parfaits, ses deux Clydesdale trottinant derrière lui. Enfin, presque, puisque Mister Swing se tient toujours tout près de Chouchou. Mais Alistair l'attrape par la bride et le maintient tant bien que mal à distance. Puis, il se retourne. Darde sur moi un regard mi-amusé, mi-narquois. Il me nargue un peu en gérant, et le chien, et le cheval, je crois bien. Puis, ses yeux prennent une teinte plus sombre, plus grave. Il ralentit pour me permettre d'arriver à sa hauteur. Ce que je ne souhaitais pas vraiment, pour être honnête. Pas envie d'être près de lui. Pas envie de respirer son air. Pas envie d'être entourée de deux monstres à quatre pattes, non plus.

– Tu me dis quel est ton problème, maintenant ? demande-t-il d'une voix posée, calme, comme si son assurance allait me faire cracher le morceau, en me bloquant le passage de son corps musclé.

Je prends une longue inspiration. Deux. Trois. Me dis que je vais me contenir. Je me le suis promis. J'ai réalisé qu'il a bien le droit d'avoir sa vie, et que, surtout, il n'est pas obligé de m'en donner tous les détails… Donc, inutile que je m'énerve contre lui, non ?

Ouais.

Loupé.

– Ça ne va pas déranger ta femme que tu termines plus tard que prévu, aujourd'hui ? lâché-je, amère. Tu étais censé finir maintenant.

Je ferme les yeux, rouge de honte, de gêne, essoufflée de tant de bêtise. Bon, essoufflée de presser le pas, en réalité. J'aimerais disparaître. Me faufiler dans un trou de souris. Revenir en arrière, pile avant d'avoir prononcé ces mots. Ou pile avant d'avoir couché avec lui. Ces mots qui ne laissent planer plus aucun doute sur ma rancune et toutes les questions que je me pose. J'ose un regard sur le côté. Alistair me fixe. Son sempiternel sourire horripilant sur les lèvres. Un éclat franchement amusé dans ses prunelles.

– C'est bon ! dis-je en levant la main vers lui. Oublie !
– Oh non, je ne risque pas.
– Je m'en fous, de toute façon, insisté-je. Donne-moi le chien et prend de l'avance, j'ai besoin de me concentrer avant la scène suivante.
– De réfléchir à ta façon de communiquer, plutôt, non ? ironise-t-il.
– Quoi ?
– *BlueBird*, commence-t-il en plantant son regard ombre et lumière dans le mien, tout en me forçant à m'arrêter. Tu n'aurais pas pu me le demander directement ?

Il n'a pas tort.

Et je me sens doublement stupide…

– Laisse tomber !

– Tu crois que je suis ce genre de gars ? me demande-t-il, très sérieux tout à coup. Tu penses que je pourrais coucher avec toi, comme ça, alors que j'ai une famille qui m'attend chez moi ?

– Je ne te connais pas, Alistair, articulé-je, toute ma colère contenue remontant dans ma gorge. Tu as bien une fille et tu ne m'as rien dit !

– Oh. Bien sûr. Et tu voulais que je te dise ça comment ? Et quand ? Pendant les préliminaires ? Avant notre premier baiser ? Genre… Au fait, Amy, on va faire l'amour, mais je tiens à te dire que j'ai un enfant. Ça ne te pose pas de problèmes, j'espère ? Non, vraiment, il faut que je t'en parle, peut-être que tu ne veux pas d'une liaison avec un père de famille de 24 ans…

OK. Il a raison. Je suis trop stupide.

Mais ça ne change rien. J'ai couché avec lui alors qu'il a une famille.

Et je refuse de briser ça…

– OK, c'est bon, j'ai compris…

– J'ai 24 ans et j'ai une fille de 5 ans, Amy. Tu crois que c'est le genre de chose qu'on dit en premier dans une discussion ? insiste-t-il, une lueur grave dans les yeux.

– C'est bon, j'ai compris, je t'ai dit ! répété-je.

– On ne dirait pas. Tu es toujours en colère.

– Tu n'as pas répondu à ma question.

– Qui est ?

Je soupire. Lui arrache Chouchou des bras. J'ai besoin de coller ce petit bout contre moi. D'aspirer sa chaleur. De m'occuper les mains. Chouchou, en traître, se débat dans mes bras. Alistair retient le cheval qui n'apprécie pas que je lui enlève son protégé.

– Est-ce que tu as une femme, Alistair ?

Voilà. C'est dit. La question qui me brûlait les lèvres depuis le début.

– Non, je n'ai pas de femme, affirme Alistair en plantant un regard sincère dans le mien. Ni femme, ni fiancée, ni petite amie. Et je n'ai pas l'intention d'en avoir une. C'est tout ce que tu voulais savoir ?

Oui. Non. Je n'en sais rien.

En savoir plus sur la mère de Catriona, alors.

Enfin, au minimum, quoi…

Je hausse les épaules. M'enfuis. Sans répondre. Je termine de grimper la côte, faisant fi du point de côté hyper douloureux, serrant tellement fort Chouchou contre moi qu'il finit par couiner.

– Désolée, lui soufflé-je. Viens, on va boire un peu et après tu vas retrouver ton maître.

Je passe rapidement sous la tente, saisis une petite bouteille d'eau, la bois presque d'un trait, prenant soin d'en verser auparavant au chihuahua dans une petite tasse en plastique. Je détourne la tête quand je vois Alistair emmener les chevaux dans l'enclos, son téléphone vissé à l'oreille, demandant sûrement à quelqu'un de venir les chercher. Puis, je me hâte de rejoindre l'équipe à l'intérieur, me délectant toujours du compliment que m'a fait Alan, pour ma première scène dirigée seule. Je vois déjà la tête de Stuart si le réalisateur me répète ce qu'il m'a dit. Parce que Stuart a beau être son assistant, pour le moment, je ne l'ai pas vu diriger une seule scène. Alors que moi, si.

Il n'y a pas de petite victoire…

7. Désillusions…

Il doit faire au moins quarante degrés dans la chambre où se passe la séquence. Sauf qu'il ne se passe rien. Tout le monde attend. Bonnie est là. Ma Bonnie qui refuse de me parler. De faire table rase du passé. Malgré mes tentatives, ma bonne foi, mon désir de m'expliquer. Dans une robe bleue toute simple. Ses cheveux tressés. Belle et naturelle, comme toujours.

J'entre à pas feutrés. L'ambiance est lourde, oppressante. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais il se passe quelque chose. Je regarde toutes les personnes présentes, Calum, droit, le regard fier, les bras croisés, une attitude de défi sur le visage. Carolyn qui me fait un signe discret de la main, et des gros yeux, comme pour me dire quelque chose. Que je ne comprends pas. Les cameramen qui patientent, sans un mot. Les ingénieurs sons qui tripotent leur matériel. Et d'autres personnes qui regardent soit en l'air, soit leurs pieds. Je cherche une trace du réalisateur, de Stuart, mais ils ne sont pas là. Puis, je les aperçois, dehors, pile derrière la fenêtre. Je ressors aussi sec, Chouchou sous le bras.

Alan fait les cent pas, les mains sur les hanches et lève les yeux à mon arrivée. Je lui souris.

– Tu as emmené mon chien pour la scène ? s'exclame-t-il dès qu'il l'aperçoit gigotant dans mes bras et réagissant à la voix de son maître. Tu as osé l'emmener dans le froid et… avec les chevaux ?

Wow. Je ne m'attendais pas à ça. Je jette un regard à Stuart, qui détourne les yeux. Forcément.

– Je…
– Tu sais que je l'ai cherché partout, avant qu'on me dise que tu l'avais avec toi ? Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Et s'il s'était sauvé pendant le tournage ? Et s'il était passé sous les sabots des chevaux ?

Oh, ça, aucun risque.

Vu la manière dont je l'ai attaché à moi.

Je lâche Chouchou sur le sol, qui s'empresse de rejoindre Alan. Couinant, gémissant, pleurant. La sale bête ! Il frétille de la queue, les oreilles en arrières, se frotte contre les mains du réalisateur, le lèche. Alan lui parle tout bas, puis le prend contre lui.

– C'est la dernière fois que tu fais ça, Amy, continue Alan. Tu n'as pas le droit d'emmener Chouchou loin de moi, c'est bien compris ?
– Mais… tenté-je de me justifier.
– Je lui avais bien dit de ne pas le prendre, intervient Stuart, un air de professeur d'école arriéré sur le visage. Elle n'a rien voulu savoir !
– Quoi ? Mais c'est faux ! m'offusqué-je. C'est vous qui me l'avez donné !

– Et en plus, elle ment… continue-t-il de plus belle.

Il ne sert à rien, ce mec ! Il est censé être assistant réalisateur, la vérité est que c'est juste une girouette qui le suit comme un petit chien. Honnêtement, à part être désagréable, je ne vois pas ce qu'il apporte à l'équipe. En plus, il est habillé comme un vieux, avec son pantalon en tweed dépassé, sa chemise à carreaux et ses chaussures de montagne, comme s'il allait escalader l'Everest. Ça ne va pas du tout ensemble ! C'est affligeant de mauvais goût !

Oui, bon, je suis vraiment remontée contre lui…

Je n'ai pas le temps de répondre, les yeux d'Alan se perdent par-dessus mon épaule. Les traits de son visage s'apaisent. Je sais qui se trouve derrière moi, mon corps vient de me le signaler. Pourtant, difficile de capter ce signal tant ma colère contre Stuart crispe mes muscles.

– Ah, Alistair ! s'exclame Alan. Vous tombez bien, on a besoin de vous ! Venez avec moi.

Alistair hoche la tête, croise mon regard, puis se rapproche de nous.

– Elle a raison, dit-il à l'intention d'Alan. C'est lui qui lui a fourré votre chien dans les bras. Je l'ai vu.

Alors là, c'est la meilleure ! Comme si j'avais besoin de lui ! Comme si j'avais besoin qu'il prenne ma défense ! Comme si je n'étais qu'une petite chose perdue, incapable de me sortir seule de cette situation.

– Merci, mais je suis assez grande pour gérer ça ! sifflé-je en direction d'Alistair.

Il affiche un air surpris, secoue la tête en signe de reddition puis suit Alan qui a déjà pris le chemin pour rentrer dans la ferme. Je lance un regard noir à Stuart, décidée à lui dire ses quatre vérités. Sauf qu'il me prend de court.

– Ah. Ouais. Je vois, dit-il d'un air entendu et en hochant la tête. On m'avait dit de me méfier de toi. Je vois bien que c'était un conseil avisé.

Et il me plante là. Je reste paralysée, comme une conne. Dubitative. Complètement larguée. Pas certaine de comprendre ce qui vient exactement de se passer. Puis je me reprends, et retourne à l'intérieur rejoindre Carolyn. J'ai besoin d'un visage amical, là. De rire, aussi.

Et de comprendre pourquoi ma vie part autant en cacahuète, en ce moment…

– C'était quoi son délire ? lui demandé-je, même si elle ne doit en avoir aucune idée. Tu as entendu ? Putain, je me suis coltiné son chieur de chien pendant toute la scène et il me jette ensuite ! C'est hallucinant !

Carolyn se marre. Moi, pas du tout. Je suis tellement remontée contre Stuart. C'est de sa faute, tout

ça. Qu'est-ce qu'il cherche à faire, exactement ? Et Alistair, il a besoin de se mêler de ce qui ne le regarde pas ?

– J'ai entendu qu'Alan t'a reproché d'avoir emporté son chien, oui. Alors qu'il n'arrête pas de le refiler à tout le monde. Cherche pas, il est super énervé, tente de me réconforter Carolyn. À mon avis, ça n'a rien à voir avec toi. Il fallait juste qu'il passe sa colère sur quelqu'un. Et tu es arrivée pile au mauvais moment.

– Ouais. Je crois que je collectionne les mauvais moments, ces jours-ci, grogné-je. Pourquoi l'ambiance est à couper au couteau ? Il y a un problème ?

– Tu ne devineras jamais ! s'emballe-t-elle. Allez, essaie, je te jure, je suis sûre que tu ne trouveras pas ce qui coince. Je te parie une pinte de bière que tu ne trouveras jamais !

– Franchement, Carolyn, je n'ai aucune envie de jouer aux devinettes, soupiré-je.

– Bon, OK, comprend-elle sans que je lui explique que je suis à deux doigts de pleurer tellement la journée est éprouvante. Calum refuse de faire la scène avec Bonnie.

– Quoi ?

– Il dit qu'il fait trop froid dans la pièce.

– Trop froid ? Mais on crève de chaud !

– Je sais bien ! Ce mec est imbuvable, je te jure. Et l'actrice est hyper mal, du coup. Elle pense que c'est de sa faute.

J'observe Bonnie, toujours dans la même position que tout à l'heure, assise sur le lit.

Ce même lit où j'ai tant aimé passer du temps…

Son visage n'exprime rien. Elle ne monte pas qu'elle est blessée, ou anxieuse, ou interrogative. Non, elle frotte une poussière – probablement inexistante – sur sa robe. Elle attend que le réalisateur revienne et lui dise quoi faire.

Je ne peux empêcher mon cœur de se serrer pour elle. Si je ne savais pas la haine qu'elle éprouve pour moi, j'irais la voir. Lui changer les idées. La réconforter. Mais je ne peux que rester là, impuissante, à la regarder de loin.

– Il a dit ça comme ça ? Qu'il faisait trop froid pour tourner ? cherché-je à comprendre. C'est quoi la scène exactement ?

– Scène de sexe ! Youhouh ! s'esclaffe Carolyn.

– Mais il ne doit pas y avoir le premier baiser, avant ?

– Non, Alan veut la faire à la tombée de la nuit, demain. Il dit que la lune sera pleine et que ce sera meilleur pour la lumière.

– Oh…

– Et devine qui va remplacer Calum au pied levé ?

OK. Pas la peine de deviner. Alistair est là. Avec le même bas, mais sans veste, juste une chemise d'époque, blanche, boutonnée sur le dessus, en lin épais

– Écoutez-moi, commence Alan, Chouchou dans ses bras, endormi. Alistair va remplacer Calum. La scène sera filmée de dos. On verra pour les détails de face plus tard. Bonnie, c'est OK pour vous ?

Bonnie, déjà levée du lit sur lequel elle patientait, acquiesce, les joues rouges, un petit sourire crispé sur son visage.

– Calum, la journée est finie pour vous, précise Alan à l'intéressé.
– Bien, dit-il sans même un sourire. À demain.

Personne ne lui répond.

– C'est un caprice, tu crois ? demandé-je discrètement à Carolyn. Pourquoi il ne veut pas tourner la scène ?
– Moi, je crois que c'est lui qui a utilisé le lit pour faire des galipettes et la nana était tellement contente qu'elle a dû lui griffer le dos. Et puisqu'il va devoir se déshabiller pour la scène, il ne veut pas qu'on le sache.
– Tu devrais écrire des scénarios, je te jure ! plaisanté-je malgré tout.

Parce qu'en réalité, je n'ai pas envie de rire. D'une, je sens toujours l'odeur d'Alistair dans la pièce. L'odeur de nos ébats, plus exactement. De la fièvre qui s'était emparée de nous, cette nuit-là. Et de deux, rester là pour observer Alistair se déshabiller devant Bonnie – et le reste de l'équipe – je ne suis pas sûre d'apprécier.

– Bon, j'y vais, enfin de l'action ! se marre Carolyn en rejoignant son collègue cameraman.

Ouais. Je me serais bien passée de ce genre d'action, moi…

– Amy, m'appelle Alan d'un air normal, semblant oublier qu'il m'a jetée il y a à peine quelques minutes. Règle ton moniteur sur la caméra une pour suivre la scène.
– OK, réponds-je, m'exécutant aussitôt.
– Bonnie, vous serez face à Alistair, devant le lit, commence-t-il à expliquer. Le gros plan sera sur le haut de vos corps, à partir de la taille. Vous vous êtes embrassés un peu plus tôt, Calum vous a portée dans ses bras jusque-là, et essoufflés, tremblants de désir, vous allez faire l'amour. La prise débute alors que vous le regardez dans les yeux. Vous vous fixez pendant quelques secondes, puis Alistair pose la main sur votre joue. On doit sentir, Bonnie, que vous hésitez toujours. Calum vous est aussi insupportable qu'il vous attire. Vous luttez contre vos sentiments, vous ne savez pas si vous devez vous laisser aller avec lui ou non. Alistair, je veux de la tendresse, de la passion contenue. Pour vous, je veux qu'on sente que vous luttez pour ne pas la déshabiller sur le champ. Ce que vous allez faire ensuite, bien sûr. Mais là, le téléspectateur doit être dans l'attente insupportable de ce qui va se passer. Tout peut basculer en un clin d'œil, il faut que ça se voie.

Troublant. On dirait que ce scénario a été écrit pour moi.

Enfin, pour Alistair et moi.

Car c'est exactement ce qu'il se passe : éternelle lutte entre raison et sentiments…

– On va déjà faire un essai. Bonnie, vous allez être en corset. Voulez-vous qu'on réduise l'équipe ?

Bonnie rougit. Elle regarde l'assemblée, ne sait pas quoi répondre. Pas évident, j'imagine, d'être presque nue devant tant de personnes. Même si ça fait partie du métier d'acteur…

– Bon, tous ceux qui n'ont rien à faire ici, dehors ! tonne Alan. Je veux deux ingénieurs son, lumière, cameraman. La costumière et la maquilleuse restent. Stuart, prends Chouchou et sors aussi. Il doit faire ses besoins.

Je retiens un rire. Carolyn me regarde, amusée elle aussi.

– Et ramasse ses crottes, personne n'a envie de marcher dessus ! précise Alan alors que Stuart prend avec une moue significative le petit chihuahua qui lui lèche automatiquement les mains.

Là, j'affiche volontairement un grand sourire. En espérant que Stuart le remarque, cette fois. Parce que s'il a décidé de me mettre des bâtons dans les roues, je tiens à ce qu'il sache que je n'ai pas peur de lui. Mais il ne me jette même pas un regard. Par contre, Alistair, si. Un regard étrange. Troublé. Mystérieux. Sombre et lumineux. Un regard rempli de souvenirs, je crois bien. Probablement les mêmes que ceux qui se sont invités dans ma tête. Puis, il reporte son attention sur Alan, qui continue à donner ses directives.

Dans ma poitrine, c'est le chaos. Dans mon ventre, c'est une grenade sur le point de se dégoupiller. Dans mon cœur, c'est… indescriptible. Alistair va déshabiller Bonnie. Lui caresser la joue. Plonger son regard dans le sien, comme s'ils étaient amoureux. Comme s'ils étaient transis de désir, impatients de faire jouer leurs corps, fébriles de ne plus faire qu'un. Bon, ils ne vont pas faire l'amour, je connais la scène, je l'ai lue dans mes fiches. Une fois qu'Alistair aura porté Bonnie dans le lit, les prises vont changer, il n'y aura que des parties de corps, un bout de ventre, un morceau de torse, l'apparition d'une cuisse, une main qui se balade sur la peau de l'autre, des soupirs et des gémissements. Des scènes destinées à séduire le public, à montrer la sensualité sans donner de détails. Mais quand même. Ça me dérange. Me bouleverse. Me donne envie de hurler.

Me rend jalouse, aussi, je crois bien…

8. Tellement réaliste…

Je fixe mon attention sur le moniteur. Je le tiens si fort entre mes mains qu'il pourrait se briser. Pas un son ne rompt le silence, si ce n'est le bruit feutré de l'équipe prête à filmer. Mon cœur bat tellement fort dans ma poitrine, je crains qu'il n'alerte tout le monde. J'essaie de le calmer, mais je n'y parviens pas. J'ai chaud. Beaucoup, beaucoup trop chaud. Et les deux spots qui viennent de s'allumer n'aident pas à tempérer la pièce. Je n'ose même pas retirer mon pull qui me colle à la peau. Je n'ose effectuer un geste, de peur qu'on devine le tourment que je vis en cet instant, comme si tout ça pouvait se lire sur mon visage.

Alistair et Bonnie sont face à face. Bonnie le fixe de ses yeux verts. Des yeux à la teinte si pure qui ont fait craquer tant de garçons. Et si Alistair tombait amoureux d'elle ? Comme ça. Coup de foudre. Déclic. Ça arrive, je suis bien placée pour le savoir puisque c'est l'histoire de mes parents. Et s'il voulait, avec elle, une vraie relation ? Et si…

Il faut que j'arrête ça tout de suite.

Et que je consulte, peut-être.

Ou que je picole, au choix…

Bonnie le regarde intensément, baisse les yeux, Alistair s'empresse de relever son visage pour qu'elle ne fuie pas son regard. Il caresse sa joue, avec une tendresse affolante. M'a-t-il caressé la joue comme ça ?

Il faut que je sorte.

Que je m'aère.

Ça ne va pas être possible. Je ne suis pas professionnelle, là.

Alistair déplace ensuite une mèche de ses cheveux qui s'est échappée de sa tresse, la réajuste sur son épaule. Puis, sa main dévie sur son décolleté. Moi, je me consume de jalousie. Je sais bien que ce n'est qu'un rôle, qu'un jeu, mais Alistair n'est pas acteur. Il double, fait des cascades, et il n'était pas censé faire cette scène-là. Et là, on dirait qu'ils ne jouent pas.

– OK ! intervient Alan. Je crois que c'est bon. On va filmer. Surtout, refaites pareil, c'est parfait !

Un peu trop parfait, ouais…

Ça n'a duré que quelques secondes et j'en ai des frissons…

Bonnie sourit, soulagée. C'est la première fois que je la vois jouer dans un espace aussi réduit mais surtout, une scène aussi intense. Et franchement, elle est faite pour ça. Indéniablement. Malgré nos… différents, malgré l'homme qui lui fait face et ce que leur rapprochement forcé m'inspire, je ne peux lui enlever son talent. Elle, elle ne semble même pas remarquer ma présence, comme si j'étais invisible.

Ou qu'elle prenait bien soin de ne pas croiser mon regard…

Bonnie et Alistair reprennent la pose. Bonnie ferme les yeux quelques secondes, le temps que la voix d'Alan résonne pour annoncer le silence, puis la séquence. Leur jeu d'amoureux reprend. Aussi fort. Aussi percutant. Aussi bouleversant pour mon petit cœur de midinette.

La main d'Alistair est à présent sur le décolleté de Bonnie. La caméra fait un gros plan sur son visage, sur ses lèvres rouges et humides que la maquilleuse a recouvertes de gloss, pour donner l'illusion de traces de baisers sauvages et enflammés. Puis, sur la main d'Alistair qui remonte caresser le cou de Bonnie, sa respiration qui s'accélère. Comme la mienne. Je ne respire plus. Je ne bouge pas d'un millimètre, complètement hypnotisée par la scène.

– Coupez ! s'écrie Alan. On garde, c'est parfait ! Alistair, vous allez maintenant délacer le corset de Bonnie. Non, attendez, change-t-il d'avis. Est-ce qu'on a des chemises identiques, comme celle que porte Alistair ?

– Oui, répond aussitôt la costumière.

– Bien, allez en chercher. Bonnie, vous allez lui dégrafer sa chemise. Enfin, le peu qu'il y a à dégrafer. Vous tirez d'un coup sec, puis lui ôtez dans la foulée. Ensuite, Alistair, vous faites mine de déboutonner sa robe, lentement. Puis, vous délacerez son corset. Ce sera des scènes flashs, un petit peu de chaque. Après, on tourne dans le lit.

Tout le monde s'active. Les cameramen se repositionnent, la costumière part en courant, revient presque aussitôt, les vêtements dans les mains. Bonnie sourit faiblement à Alistair. Qui se tourne une fois encore vers moi. Pourquoi ? Apprécier à quel point ça me fait mal, de le voir aussi proche de Bonnie ? Vérifier dans mes yeux le calvaire que je vis ? Que je subis, même… Ce coup d'œil est si rapide, si bref, que je ne réussis pas à lire ce qui se trame dans ses prunelles. Je me retiens de soupirer et attends qu'Alan lance la prise.

– On enchaîne les scènes que je vous ai demandées sans couper. Tout le monde est OK ?

Tout le monde répond par l'affirmative. Sauf moi. Je ne suis pas du tout OK, moi…

Bonnie plante son regard dans celui d'Alistair. J'ai envie de crier et de leur dire que ça suffit, maintenant. Qu'on arrête. D'aller chercher Calum et lui ordonner de prendre la place de l'homme qui me fait autant frissonner que désespérer. C'est son rôle, après tout. Pas celui d'Alistair ! Il est juste là pour les cascades, lui. Pas pour faire tomber Bonnie dans ses filets. Puis, Bonnie tire sur la chemise d'Alistair pour faire sauter les boutons. Sauf qu'elle se loupe et lui met un coup dans le menton.

– Coupez !

Des rires retentissent. Bonnie se confond en excuses, écarlate. Elle parle vite et fait de grands gestes avec ses mains, comme pour effacer sa bourde. Alistair se frotte le visage, lui assure que tout va bien. Je ne peux m'empêcher de sourire. Alan ordonne à Alistair de changer de chemise. La costumière lui tend déjà le vêtement, et là, je jure que plus aucune femme dans la salle ne respire. Alistair, à l'aise, ôte le morceau de tissu. Je vois apparaître son tatouage, les oiseaux mystérieux, sur sa peau hâlée. J'aperçois les yeux des femmes le dévisageant (bon, les hommes aussi), bloqués sur la vue du haut de son corps musclé, ses épaules carrées et son torse parfaitement bien dessiné. Je ne reprends ma respiration qu'une fois qu'il s'est rhabillé.

– Bien, on recommence ! dit Alan d'un ton sans appel. Tout de suite !

Je me damnerais pour être en face d'Alistair et voir ce que ses traits affichent. S'il est amusé, gêné, impatient de terminer la scène. Là, je ne le vois que de trois quarts. C'est frustrant. Bonnie se reconcentre. Le silence est demandé et le tournage reprend. Mon ex meilleure amie tire sur la chemise d'Alistair, plus doucement que précédemment, ce qui ne plaît pas au réalisateur.

– Coupez ! s'écrie-t-il en se rapprochant des acteurs. Bonnie, faites les gestes sur le côté, prenez le temps de bien saisir la chemise avant, et vous ne blesserez pas votre partenaire. Je veux sentir la fougue, l'urgence. Vous vous battez contre vos sentiments, je vous rappelle et vous cédez au désir. C'est plus fort que vous, vous ne pouvez rien faire pour lutter contre ça. Vous ne réfléchissez pas, vous agissez. C'est votre corps, qui réagit. Votre désir !
– D'accord, répond Bonnie, le visage toujours aussi coloré.
– Bien. Regardez-le dans les yeux.

Bonnie obéit. Alistair lui chuchote quelque chose, elle rougit de plus belle. Moi, je me décompose encore plus. Il faut que cette scène se termine.

Et qu'est-ce que je ne donnerais pas pour savoir ce qu'il lui a dit !

Je sais, je suis pitoyable…

Bonnie réussit la scène, cette fois. Avec brio. On dirait vraiment qu'elle meurt d'envie de faire l'amour avec lui. Elle lui enlève sa chemise, lui arrachant l'oreille au passage. Et quelques cheveux. Puis Alistair commence à dégrafer sa robe.

– Coupez ! On garde ! C'est super, bravo ! Bonnie, il faudrait vous mettre en corset. Alistair, restez torse nu et passez au maquillage pour camoufler le tatouage.

Avaler ma salive. Respirer. Tenir le coup. S'il faisait au moins quarante degrés tout à l'heure, là, il en fait soixante. Un vrai sauna, dans la pièce. Le gros bordel, dans ma tête.

Dans mon cœur ?

Indescriptible.

Mélange d'ouragan, de tornade, de tsunami.

Au moins…

Bonnie se débarrasse de sa robe, aidée par la costumière. Elle se retrouve en corset et jupon, un peu gênée, beaucoup intimidée. Je souris. Comme pour l'aider, même si elle ne prête pas attention à moi. Puis, Alan donne de nouveau ses ordres.

– Alistair, caressez le haut de sa poitrine en partant de sa gorge, ensuite faites-la pivoter et commencez à délacer le corset. Caméra une et deux, gros plan chacune d'un côté, je choisirai après. Allez, on y va !

Silence demandé. Ça tourne.

Je ne regarde plus les acteurs. Plus de Bonnie. Plus d'Alistair. Je ne peux pas. Je reste les yeux rivés sur mon moniteur, pour me concentrer uniquement sur les images qui apparaîtront à l'écran. Images magnifiques de mon ex-amant et de mon ex-meilleure amie. Sensation étrange de ne pas tout comprendre. Pourquoi le destin me fait-il un coup pareil ? Ou est-ce moi, qui ai un problème ? Qui ne sait pas garder les gens, qui les poussent à me fuir, à me détester ?

Quand les doigts d'Alistair commencent à jouer avec les lacets du corset, je les revois courir sur ma peau. Ici même, dans cette chambre. La délicatesse d'Alistair est affolante. Troublante. Tous peuvent deviner quel amant il est. Moi, je le sais. Seulement, ça ne se reproduira plus. Et je comprends à ce moment-là que ça me fait bien plus de mal que je ne veux l'admettre. Pas seulement parce qu'il a décidé que notre relation n'en était pas une, mais parce que je sais qu'entre nous, c'est impossible. Et ce n'est plus de la colère que j'éprouve pour lui. Ni de la rancune. Non. C'est bien plus profond que ça. Bien plus insidieux. Bien plus difficile à guérir. C'est de la tristesse. La tristesse de savoir ce que j'ai eu et que je n'aurai plus jamais…

– Coupez, super, on enchaîne ! Bonnie, il faudrait que vous enleviez votre haut complètement, on va vous donner quelque chose pour vous couvrir, ensuite, le drap cachera votre poitrine, ne vous inquiétez pas. Alistair, allongez-vous dans le lit, on va cadrer.

Bonnie hoche la tête, la costumière l'aide à se déshabiller puis cherche de quoi la couvrir. Sans réfléchir, j'ôte mon foulard – qui me tient super chaud depuis tout à l'heure et que je n'ai pas eu la présence d'esprit d'enlever – et le lui tends. Elle l'attrape avec un grand sourire et demande à Bonnie si ça lui convient. Bonnie lève les yeux sur moi, serre les lèvres, réfléchit une seconde et hoche finalement la tête.

Je crois qu'elle n'a pas vraiment le choix.

Et j'espère qu'il ne sent pas le chien…

Voilà donc le coup de massue destiné à m'achever totalement : Alistair et Bonnie, dans le lit. Bon, avec mon foulard. Un peu de moi, alors. Acte manqué ? Besoin de m'immiscer entre les deux ?

Simple envie de ne pas faire perdre du temps au réalisateur ? Sûrement un peu de tout ça. Alan donne des ordres, les caméras tournent autour de leurs deux corps dénudés. Enfin, pratiquement dénudés. La main d'Alistair effleure la peau tendre et pâle de Bonnie. Je serre mon moniteur. Les doigts de Bonnie s'agrippent à ses cheveux. Je ferme les yeux. Elle lui mord l'épaule. Je pince les lèvres. Des morceaux de moi tombent au fur et à mesure qu'ils se frôlent, se caressent, échangent des regards.

Lorsque retentit le « coupez » tant attendu, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. La même ombre apparaît dans les yeux d'Alistair quand il croise mon regard. Quand, une fois Bonnie habillée, il me tend mon foulard. Quand le réalisateur annonce la fin de journée et que je fuis hors de cette pièce, hors de cette ambiance étouffante, hors de mes souvenirs.

La lumière de cette fin d'après-midi m'agresse lorsque je sors du bâtiment. Je m'attendais à ce que la nuit soit déjà là. Il m'a semblé être resté des heures dans la chambre. Des heures d'agonie. C'est fou comme la notion du temps peut être inégale. Un coup les minutes défilent comme des secondes, un coup comme des heures. J'aimerais avoir une machine à régler le temps. À effacer les souvenirs, aussi. Pour qu'ils évitent de nous accaparer et de nous manger toute notre énergie. Pour que la colère, la tristesse, les regrets ne fassent plus partie de nos quotidiens, qu'on les oublie aussi vite qu'ils sont apparus, comme par magie…

J'aide à ranger le matériel. J'ai besoin de me changer les idées, de parler de tout et de rien avec l'équipe, de ne plus penser à « eux ». Je sais que c'est « pour de faux », qu'ils ont joué un rôle, mais les images sont là, profondément ancrées dans mon esprit. Elles me harcèlent. Je porte volontiers le matériel lourd, histoire de me fatiguer, pour tomber dans le sommeil une fois dans mon lit, ce soir, et ne plus penser.

Après avoir tout emporté à l'intérieur, il ne reste plus grand monde. Carolyn est déjà partie – sûrement pour tenter de convaincre son highlander de laisser ses idées arrêtées au placard – je regagne donc tranquillement le parking quasi désert, quand une petite tornade blonde se rue sur moi.

– Amy ! s'écrie Catriona, emmitouflée dans un manteau rose bonbon. Je veux t'inviter à dîner !

Oh…

Quelle gentille attention.

Surprenante, mais attendrissante…

Je souris, amusée. J'adore la franchise des enfants. Pas besoin de tourner autour du pot, ils lâchent les mots comme ils viennent, sans détour, sans formule de politesse, de but en blanc.

Je lève les yeux pour découvrir Alistair, un peu en retrait, vêtu d'un jean brut et d'un gros pull en laine blanc. Couleur qui fait ressortir le bronzage de sa peau et ses yeux noirs.

– Oh, bonjour Catriona. C'est gentil, dis-je, embarrassée. Pourquoi pas…
– Amy est très occupée, tu sais, intervient Alistair en se rapprochant de nous de sa démarche

fluide, animale, hypnotique.

– Hein, c'est pas vrai ? contredit la petite fille, la voix et le regard suppliant. Hein, tu peux venir ce soir ?

Ce soir /1/2

Ce n'est pas vraiment ce que j'avais prévu…

– Hein, tu m'as promis de visiter ma cabane ? insiste-t-elle, appuyant pile là où ça fait mal, sur la promesse que je lui ai faite en sachant que je ne la tiendrai pas. Et tu n'as pas vu mon poney, Licorne !

– Je ne suis pas certaine que ton papa soit d'accord, me défilé-je, espérant qu'il porte la responsabilité de mon refus.

– Mais j'ai tout préparé ! s'offusque-t-elle. Tu ne peux pas refuser !

– Catriona, tente Alistair. Quand on invite quelqu'un à dîner, on lui demande bien avant, pour être certain qu'il n'a pas déjà des engagements.

– C'est quoi des engagements ? demande-t-elle, très sérieuse.

– C'est d'être déjà occupé quelque part. Ou d'avoir déjà dit oui à une invitation.

– Tu es déjà invitée à dîner ? demande Catriona.

– Euh, non, mais…

– Alors je suis ton engagement ! décrète-t-elle, tout naturellement. Tu viens vers huit heures ! On mangera dans ma cabane, rien que toi et moi. Je voulais emmener Amy, enfin, l'autre Amy, tu sais la pouliche, mais ce n'est pas très pratique de la monter en haut de l'arbre. Et elle a besoin de rester avec sa maman, elle tient pas vraiment sur ses pattes. Mais on pourra aller la voir si tu veux ! Alors, c'est oui ?

Catriona sautille tout en faisant des ronds avec ses bras. Son regard ressemble à celui d'un chiot, qui sait déjà comment mettre son propriétaire dans sa poche. Tout son visage reflète l'interrogation. Et un sourire qui dévoile ses dents – dont une manquante sur le devant – étire ses lèvres. Comment résister ?

– Tu as perdu une dent ? m'étonné-je.

– Oui ! s'exclame-t-elle, très fière. Ce matin. Et je n'ai même pas pleuré.

– Bravo !

– La fée des dents va passer cette nuit, chuchote-t-elle. Elle va m'apporter une pièce ! Je vais essayer de ne pas dormir pour la voir. Mais chut, c'est un secret…

– Catriona… intervient une nouvelle fois Alistair.

– J'arrive, articule-t-elle avec toute l'innocence d'un enfant. Tu viens, hein ?

Ai-je réellement le choix ?

– D'accord, je viens, réponds-je. Merci pour l'invitation.

Et c'est bien parce que son papa ne dînera pas avec nous…

– Ouais ! s'écrie Catriona. Tu vois, papa, je t'avais dit qu'elle viendrait !

Un sourire désolé s'inscrit sur mon visage. Comme pour dire à Alistair que je ne fais pas exprès. Que je n'y suis pour rien. Que j'ai tenté de décliner son invitation. Que je *voulais* décliner son invitation…

Il se contente de hocher la tête, indifférent.

Sympa…

Je regarde le père et la petite fille s'éloigner, petite fille qui se retourne régulièrement pour me faire coucou. Je lui réponds, ne sachant pas si je viens de faire la plus grosse erreur de ma vie ou non.

Je dois me tenir éloignée d'Alistair. C'est un fait. Et là, je fais quoi ? Bingo : je me jette corps et âme dans la gueule du loup…

Toute en logique et bonnes décisions, Amy Thunder !

9. Parenthèse

Je n'ai qu'une idée en tête en conduisant jusqu'à ma maisonnette : m'évader une petite heure avant de rejoindre Catriona au ranch. C'est bien la première fois de ma vie que j'ai un rendez-vous avec une enfant ! Ma vie sociale est fantastique…

Je me gare, vérifie que Duncan ne va pas me tomber dessus et finir de plomber ma journée, et me hâte de m'enfermer chez moi.

L'objet qui va me permettre d'oublier tous mes tracas et me redonner l'énergie nécessaire pour affronter la soirée se tient juste devant moi, appuyé contre le mur. Pas que dîner en compagnie de l'adorable Catriona soit une corvée, non, mais avoir à côtoyer son père, si. Parce que lutter contre mon attirance pour lui est vraiment une des choses les plus difficiles que j'ai eu à dépasser depuis longtemps. Et l'avoir tout près n'est pas la solution idéale pour y parvenir.

Je la contemple un instant. Belle avec son manche et son corps noir devenu mat au fil des années, à force de l'avoir tant tenue entre mes mains et tant baladée partout.

Ma guitare.

Mon amie la plus fidèle.

Enfin, non. Comme pour les histoires d'amitiés, nous avons connu des hauts et des bas. Ma mère m'a appris à apprivoiser cet instrument dès ma naissance. Ou presque. Bref, je crois que je savais jouer des notes avant de parler. Enfant, j'ai pris des cours de chant, aussi. Puis, à l'adolescence, j'ai un peu délaissé ma guitare, curieuse de m'essayer à d'autres instruments. J'ai testé le piano, la batterie, la basse (encouragée par la passion de Meg, la bassiste du groupe de ma mère) puis, plus rien du tout. Un jour, j'ai rejeté en bloc l'univers de la musique, ma guitare, les cours. Je ne voulais plus entendre parler de carrière musicale, de concerts et de groupe de musique. Du moins, comme projet d'avenir. Comme métier potentiel. J'ai eu besoin de couper. Pour mieux me retrouver, probablement. Parce que je ne voulais pas suivre les pas de ma mère, profiter de sa notoriété pour me faire un nom. « La fille de » encore. C'est à cette époque que j'ai décidé de me tourner vers le cinéma. Pas si éloigné de la musique, mais différent tout de même. Et à 18 ans, quand le mensonge lié à ma naissance a éclaté, j'ai décidé de ne plus jamais jouer.

Mais, peu après, à New York, pendant mes études, j'ai habité chez Sahelle. Mon frère voulait que je loge chez lui, me prêter un logement qui lui appartient, mais j'ai été séduite par la personnalité de cette vieille femme, qui voulait absolument quelqu'un pour partager son appartement.

Un matin, quand je suis descendu prendre mon petit déjeuner, j'ai entendu Sahelle chanter. Pas fredonner un air entendu à la radio, non. Elle chantait de l'opéra. Sa voix était tellement incroyable,

tellement puissante, que mon corps s'est recouvert de frissons. Et un déclic s'est produit.

La musique me manquait.

Vraiment.

Je l'ai écoutée pendant de longues minutes, adossée à un mur du couloir, alors qu'elle se tenait devant un grand miroir, dans son petit salon. Elle ne m'avait pas vue. Quand elle a terminé, mes yeux étaient remplis de larmes. C'est là que j'ai compris que j'avais fait fausse route. Que tout renier en bloc ne m'apportait rien. Que cette décision extrême n'était pas la solution. Parce que je le sentais, ce manque. Tous les jours. Profondément installé au fond de mon ventre, comme un trou, un vide que je ne parvenais pas à combler.

Ce n'était pas faute d'avoir essayé, pourtant.

Mais une passion ne se remplace pas si facilement…

J'ai compris aussi que je n'étais pas obligée d'embrasser une carrière dans la musique. Que je pouvais jouer seulement pour le plaisir. Juste pour me faire du bien. Sans attentes. Sans pression.

– J'adorerais t'accompagner avec ma guitare, ai-je dit à Sahelle, tout naturellement, une fois qu'elle a remarqué ma présence.

Nous avons donc organisé un petit rituel. Tous les matins, après ses vocalises, nous improvisions. Bon, c'est difficile d'improviser avec Sahelle, c'est une maniaque du contrôle. Elle ne laisse aucune place au hasard. Elle déteste l'imprévu, ne pas ordonner, ne pas organiser.

Ne pas décider et diriger, surtout…

Mais nous avons rapidement trouvé nos marques et composions ensemble. Elle m'a aidée à maîtriser ma voix, à la polir, comme un diamant que l'on cisèle pour le rendre encore plus pur, plus brillant, plus précieux. Lui donner la rareté tant prisée. Elle m'a confié des astuces pour contrôler ma respiration, parce que j'avais pratiquement tout perdu pendant les années où je m'étais appliquée à tout oublier. Je ne savais d'ailleurs pas que je pouvais monter autant dans les aigus. Bref, Sahelle a ramené ma passion à la vie. Elle n'a pas cherché à savoir pourquoi j'avais lâchement abandonné en cours de route, non, elle m'a juste proposé de m'aider. Et j'ai accepté.

Je balance mes chaussures et mes chaussettes, dépose ma veste et mon sac sur le portemanteau de la petite entrée, enclenche la bouilloire pour me faire du thé dans l'espace cuisine, avance lentement dans le salon, appréciant la fraîcheur du sol sous mes pieds endoloris d'être restée debout toute la journée.

Je n'ai pas joué depuis que je suis arrivée. Pas le temps, trop de fatigue, trop de pensées dans ma tête. Avec respect, je prends ma guitare dans mes mains, caresse son corps une seconde, pour enlever la poussière accumulée. D'autant plus que, sur sa surface noire, ça ne pardonne pas. Je tire une

chaise, prends place, la cale sur mes genoux et laisse mes doigts décider. Souvent, je commence par une chanson de ma mère, une de mes préférées, qu'elle a écrite pour ma naissance. Un de ses plus beaux succès, d'ailleurs. *My sweet baby*. Cette mélodie raconte combien j'ai transformé sa vie. À quel point j'ai bouleversé son quotidien. Comment je l'ai réconcilié avec l'amour. C'est la plus belle déclaration qu'une mère puisse faire à sa fille. L'air est tendre et doux. Les paroles, un condensé de bonheur.

Mais aujourd'hui, j'ai besoin de jouer autre chose. Quelque chose de personnel. Je fais résonner les notes, cherchant le ton que je souhaite donner à cette nouvelle création. Ah oui, je compose aussi. Un peu. En cachette. Et là, il faut que je fasse parler mes tripes. Urgemment. Pour transcender cette douleur qui me ronge de l'intérieur. Cette tristesse qui consume ma joie, la réduisant au néant. Transmuter mes pensées négatives en quelque chose de positif : une chanson. Même si personne ne l'entendra jamais, qu'elle restera cachée, ou, au pire, consistera à quelques notes manuscrites sur une feuille de papier.

Dès que l'inspiration arrive, cette bête bizarre impossible à dompter, je me dépêche d'aller ressortir mon cahier de mon armoire, le pose sur la table, avec un stylo.

Puis, je me laisse emporter.

Les paroles coulent aussi facilement que les notes. Comme si elles n'attendaient que ça, tapies dans un coin de mon esprit, s'exprimer enfin. Je ne cherche pas à faire des rimes, à canaliser, à ordonner, je laisse la déferlante m'emporter. Et c'est bon. Comme rentrer chez soi après un long voyage. Réintégrer sa demeure suite à une longue absence. Me sentir à ma place.

Et c'est exactement ce qu'il me fallait, ce soir.

Il n'y a rien de plus enivrant que la musique. De plus fort. De plus intense. Enfin, comparé à tout ce que j'ai essayé. Ma musique me possède. Totalement. Elle m'emmène avec elle, dans son monde mystérieux, ce monde artistique où plus rien d'autre n'existe, me procure de la joie, de la paix, de la sérénité. Elle me reconnecte à moi-même. Remet tous les compteurs à zéro. Je joue, je chante, je teste, je recommence, le cœur et le corps en ébullition, un sourire sur les lèvres. Jusqu'à ce que la sonnerie de mon téléphone fasse crisser mes doigts sur les cordes. Je repose ma guitare, à contrecœur, même si le peu que j'ai joué m'a déjà fait un bien fou.

Melody. En Face Time.

La meilleure amie d'Eva, qui est aussi devenue une amie précieuse.

– Salut, Melody ! m'écrié-je, contente de la voir au travers de l'écran de mon téléphone, avec ses yeux pétillants de malice et son éternel sourire.

– Amy ! Je suis tellement contente ! Ça fait un bail que je voulais te téléphoner, mais franchement, je suis débordée ! Tu comprends, entre le taf, Mark, ses potes, Eva et Lukas, je n'ai pas une minute à moi ! Mark veut encore se lancer dans un nouveau concept. Mais bon, je n'ai pas le droit d'en parler ! Et encore moins à toi, puisque tu es la sœur de son principal concurrent. Même s'ils ne sont

plus concurrents, hein. Pfui, et heureusement, quand j'y repense, c'était l'enfer, cette période ! Enfin, surtout pour Eva. Mais bon…

Et voilà, le moulin à paroles Melody est lancé…

Voyant l'heure tout en haut de l'écran de mon téléphone, je m'active pour ranger ma guitare, prépare finalement le thé que j'ai oublié, cherche ce que je vais mettre ce soir, tout en écoutant Melody qui s'en donne à cœur joie en me racontant – en détail – tout ce qui lui passe par la tête. J'attrape la boule de vêtements qui attendait depuis des jours que je la fourre dans le lave-linge, ajoute la lessive, fais tourner le tout.

– Et toi, alors ? Raconte ! Tu ne m'as rien dit encore ! C'est comment l'Écosse ? La chance que tu as, j'adorerais venir ! Remarque, comme lune de miel, ça pourrait être pas mal. Quoiqu'un peu froid. Ouais, non, je préfère aller sur une île. Genre, paradisiaque. Plage, eau transparente, soleil éclatant, cocktails, palmiers…

– Lune de miel ? la coupé-je en élevant la voix pour couvrir la sienne.

– Ouiiii ! m'explose-t-elle le tympan tout en me gratifiant d'un regard rempli d'étoiles. Mark et moi allons nous marier !

– Félicitat…

– Quatre ans ! Tu te rends compte qu'il lui a fallu quatre ans pour me demander en mariage /1/2 C'est dingue, non ?

– Le principal est qu'il l'ait fait ! dis-je en riant.

– Oh là là, c'était hyper romantique ! Et je ne m'y attendais plus… Faut dire que la seule fois où je lui en avais parlé, il n'avait pas été hyper emballé. Du coup, je faisais comme si je m'en foutais. Non mais, quelle nana se fout d'avoir le mariage de ses rêves ? Les mecs, je te jure, sont à côté de la plaque, quelques fois. Enfin, bon, allez, raconte ! Comment ça se passe ?

– Super ! Speed, mais génial. J'apprends plein de choses.

Comment éviter certaines personnes, ne pas mettre de baffes à Stuart, dompter un chihuahua, gérer l'amour fou entre un chien et un cheval, ne pas me sentir blessée que mon ancienne meilleure amie ne veuille plus me parler…

Quoi d'autre ?

– Le réalisateur est hyper exigeant, mais c'est top ! continué-je. Et j'ai tourné ma première scène seule, c'était… stressant. Mais génial. Et l'Écosse, c'est grandiose. Une vraie scène de film fantastique. Je comprends que les scénaristes veuillent situer leurs histoires ici. C'est absolument magnifique.

– J'adorerais tellement pouvoir venir te voir…

– Le mariage est pour quand ?

– Fin d'année ! Le premier décembre. Je sais, il fera froid, mais la ville sera tout illuminée, ce sera super joli. Et puis, c'est une date importante pour Mark, il tient à ce que ce soit ce jour-là.

– Ah oui ? Pourquoi ?

– C'est le jour de l'ouverture de Moonway. Il dit que cette date lui porte bonheur, alors il veut que

notre union suive la même destinée.

– C'est romantique, dis-je en souriant.

– Tellement ! Et j'aimerais beaucoup que tu sois ma demoiselle d'honneur.

La demande de Melody me va droit au cœur. Je l'ai connue peu après avoir rencontré mon frère, c'était la meilleure amie d'Eva, et une solide amitié s'est installée entre nous.

– Oh… Merci, réponds-je, touchée. Merci mille fois. J'en serais honorée.

– Je suis super contente ! Merci ! sautille-t-elle en tapant des mains, ce qui fait vibrer le téléphone.

– Comme si j'allais refuser de porter la plus jolie robe après celle de la mariée ! dis-je en riant.

– J'ai déjà mon idée, pour vos robes ! Mais on verra ça plus tard, avec Eva. Il faut d'abord que je trouve la mienne.

– Tu as une idée ?

– Ouh là ! Des centaines d'idées ! Le truc, ça va être de réussir à concilier tout ça ! C'est hyper stressant, je te jure !

– J'imagine, dis-je, même si je n'imagine pas du tout.

Parce que le mariage est moi, ça fait quinze.

Et ça ne fait pas du tout, du tout, partie de mes priorités.

Et encore moins aujourd'hui…

Nous discutons encore de longues minutes. Pas de nouvelles de Sahelle. Lukas est toujours sur le coup, bien sûr, mais ses détectives n'ont rien trouvé. Mystère total.

Je suis tellement heureuse de voir sa frimousse surexcitée, ses mèches blondes ondulant au gré de ses mouvements, que je ne vois pas le temps passer. Lorsque nous raccrochons, il est presque vingt heures. Je me dépêche de prendre une douche bien chaude, opte pour un jean simple et un pull bleu en cachemire, tout doux, charbonne mes yeux, juste pour montrer à Alistair ce qu'il loupe.

Ce qui est stupide, puisque même s'il revenait vers moi, ce serait non.

Mais je ne peux pas m'en empêcher.

C'est plus fort que moi…

C'est en chemin, appliquée consciencieusement à conduire que je réalise que j'ai mis un pull en rapport avec le surnom que m'a donné Alistair : *BlueBird*. Je me sens doublement stupide. En même temps, le bleu fait partie de mes couleurs préférées, normal que je porte cette teinte souvent !

Ouais… Bien sûr…

10. Dans la gueule du loup…

Dès que je me gare devant le gros portail délimitant l'entrée du Ranch, Catriona bondit hors de la propriété, gesticulant et criant, un grand sourire sur les lèvres. Elle me saute dessus dès que j'ai refermé ma portière et m'enserre de ses petits bras.

– J'ai cru que tu ne viendrais pas ! feint-elle de se plaindre. Tu es en retard ! Je t'attendais, moi !
– Je suis désolée, Catriona. Mais je suis toujours en retard, lui chuchoté-je en me baissant pour être à sa hauteur.
– C'est pas bien. Papa dit toujours qu'il faut être en avance. Ça fait plus sérieux.
– C'est pas faux, lui concédé-je. Mais je n'y peux rien, je ne le fais pas exprès.

C'est là que je l'aperçois. Un peu dans l'ombre. En jean, toujours, et en pull col en v gris. Les cheveux mouillés, qui ondulent jusqu'à ses épaules, les frôlant quand il se rapproche de nous. De sa démarche nonchalante, sexy, et magnétique. Beau à se damner. Un demi-sourire sur les lèvres, qui me donne envie soit de l'embrasser, soit de l'engueuler pour oser afficher cette beauté insolente. Pour oser bouleverser tous mes repères, toutes mes certitudes, et s'immiscer dans le plan hyper bien calé que j'avais prévu dans ma tête à propos de ce tournage.

En gros : donner le meilleur de moi-même. Éblouir le réalisateur. Percer.

Mais, surtout pas avoir une relation avec un homme.

Qui plus est, cascadeur sur le tournage.

Catriona glisse naturellement sa main dans la mienne, attrape celle de son père de l'autre côté, et nous entraîne dans la cour du ranch. Ma respiration s'accélère. L'image que nous devons donner, si nous croisons quelqu'un, est celle d'un couple. Et moi, je serais belle-mère. À 22 ans. Je dois bien avouer que cette idée m'est étrange. Peu familière. Même si Catriona est adorable, je ne sais pas si je serais capable de participer – correctement, je veux dire – à son éducation sans tout faire foirer. J'ai été bien élevée, certes, mais de manière décalée. Repas de fast-food, à n'importe quelle heure, ou plat à emporter, devant la télévision. Ma mère n'aimant pas cuisiner, elle me demandait toujours ce qui me ferait plaisir. Je suis donc incollable en hamburgers, pizza, sushi, et nourriture thaïe. Pour ne citer que notre nourriture préférée. Pas vraiment de limite d'horaires, notamment pour l'heure du coucher, c'est régulièrement que ma mère m'emportait dans mon lit, ou le sien, alors que je m'étais endormie sur le canapé.

Mais de toute façon, j'extrapole.

Ces pensées n'ont rien à faire ici.

Je veux bien être l'amie de Catriona, mais c'est tout.

Nous passons tout d'abord voir Amy, la pouliche qui a l'honneur de porter mon prénom. Je lutte pour ne pas porter ma main sur ma bouche et mon nez afin de camoufler la forte odeur de chevaux qui m'incommode.

– Papa et Grand'Ma veulent pas que je teigne sa crinière, m'apprend Catriona d'une voix désolée dès que nous arrivons devant le box où se tiennent la jument et son nouveau-né. C'est nul, hein ?

– Elle est peut-être un peu jeune, non ? suggéré-je, avec un petit sourire amusé.

– Bah non, je trouve pas, moi ! Tu veux la caresser ? demande Catriona, lâchant nos mains pour pénétrer dans le box.

– Oh. C'est gentil, mais non ça va aller.

– Mais il faut qu'on te présente ! Comment elle va savoir qu'elle a le même prénom que toi, sinon ?

Je prends une large inspiration. Regrette presque d'être venue. Fais un pas en avant. Hésite à en faire deux en arrière, prétextant un rendez-vous oublié, un coup de fil à passer, une urgente envie d'aller aux toilettes. N'importe quoi qui me permettrait de ne pas me retrouver coincée dans un box avec, non pas un, mais deux chevaux.

Je ne sais pas si Alistair ressent mon stress, ou décide d'avoir l'âme d'un chevalier servant, ce soir, mais il entre dans le box avant moi et dit :

– Catriona, tu devrais plutôt emmener Amy dans la cabane. D'une, il est tard et tu as école demain. Et de deux, Amy se lève tôt, elle aussi, je pense qu'elle n'a pas toute la nuit devant elle.

Je souffle, soulagée. Si je n'ai pas aimé qu'il prenne ma défense devant Alan et Stuart, je dois dire que là, ça m'arrange bien.

– D'accord, dit-elle d'une voix traînante, nous regardant tour à tour comme si nous étions de mèche, pour finalement capituler.

Sur le chemin pour rejoindre la cabane, nous croisons George et Daisy, des seaux dans les mains.

– Bonsoir, Amy, m'accueille chaleureusement l'arrière-grand-mère de la fillette. Je vous ai présenté George ? Il nous aide au ranch.

– Honoré, sourit ledit George, cheveux gris, visage jovial et pas très grand, en ôtant son chapeau pour me saluer. Il faut dire que la dernière fois, nous n'avons pas trop eu le temps de discuter. On vous a fait visiter le ranch ? Sinon, je serais ravi de le faire.

– Je n'ai pas visité, non, avec la naissance… d'Amy.

– Ah, Amy ! s'esclaffe-t-il. Vous avez drôlement plu à Catriona, pour qu'elle donne votre prénom au poulain. Pourtant, elle est un peu sauvage, cette enfant. Comme son père…

Je ne relève pas. Elle ne me semble absolument pas sauvage, pourtant. Alors que son père… Bref.

– Catriona et moi allons finir de préparer votre repas, m'informe Daisy.

– Je vais aller terminer de nourrir les chevaux, ajoute Alistair en récupérant les seaux sur le sol. À

plus tard.

Je les regarde partir, une pointe de déception dans le cœur. Pas que je comptais passer la soirée avec Alistair mais… Je ne pensais pas qu'il partirait si vite. Cela dit, ce n'est pas plus mal. Cela m'évite de devoir lutter contre mon attirance pour lui, alors qu'il est là, tout près.

Mais maintenant, je dois conjuguer avec son absence…

Compliquée, moi ?

Hum…

George m'emmène découvrir les lieux, la façon dont ils sont agencés pour accueillir les visiteurs, ainsi que les espaces dédiés aux cours d'équitation. La nuit tombe, l'air se rafraîchit, et le ranch prend une allure de vieux film Américain. Il m'explique que Daisy a toujours été passionnée de western et que le but de ce ranch était de recréer la copie conforme des élevages de chevaux d'époque. Et je dois avouer que c'est très ressemblant, on se croirait revenu à une époque lointaine. Je m'attendrais presque à voir surgir Alistair, costumé comme un cow-boy, juché sur un cheval et pistolet à la main. Mais je ne le vois nulle part.

George est bavard, gentil et très intéressant. Il connaît Daisy depuis toujours, il était également ami avec son mari, et a beaucoup soutenu la grand-mère d'Alistair quand elle a perdu son bien-aimé. Et aussi lorsque le sort a continué à s'acharner sur elle. Je ne demande pas de précisions, mais je dois dire que ma curiosité est au maximum. Je me mords la langue pour ne pas l'assaillir de questions sur Alistair, et notamment, sur la mère de Catriona. Parce que je n'en sais toujours pas plus sur ce mystère. Est-ce que son allusion sur « l'acharnement du sort » concerne l'ex-femme d'Alistair ? Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour en savoir plus ! Je cherche comment formuler ma phrase lorsqu'il s'arrête, se plante devant moi, ses yeux dans les miens, dans une expression très sérieuse.

– Vous savez, Amy, j'ai très envie de vous poser une question. Je ne peux pas la poser à n'importe qui, mais vous êtes jeune, alors vous devez savoir…
– Oh, réponds-je, surprise. Dites-moi…

Deal ?

Une question contre une autre ?

– Daisy est très importante, pour moi, commence George. Elle est… euh… une amie très proche. Très très proche. Seulement, moi, à mon âge, j'aimerais bien qu'elle soit… encore plus que ça. Enfin, vous comprenez, chuchote-t-il dans un rire gêné.

J'écarquille les yeux, souris. Je comprends. Enfin, je crois.

– Alors, j'aimerais bien qu'elle s'en rende compte. Mais je ne sais pas comment faire. Elle n'a jamais voulu remplacer son mari, ce que je comprends, bien sûr ! Paix à son âme. Mais vous voyez,

sans vouloir prendre sa place, on pourrait, je ne sais pas, moi, s'amuser. Vous savez, comme le font les jeunes, maintenant. Juste… des moments ensemble sans grand plan d'avenir. Un peu comme maintenant en gros, parce que nous nous côtoyons tous les jours, mais seulement pour le travail. Et moi, j'aimerais rajouter de la fantaisie. Enfin, ce que font les jeunes quand ils s'entendent bien sans se promettre des choses. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Je regarde les traits anxieux mais amusés du vieil homme. Les rides sur son front, autour de sa bouche, son nez un peu rouge, ses yeux vifs d'un marron très clair. Ses mèches grises éparses.

– Vous voulez… être son amant ? suggéré-je sur le même ton que lui, amusée.

– Oui, voilà ! s'écrie-t-il, content que je l'aie formulé pour lui. Enfin, en quelque sorte. Pour débuter. Mais j'ai tout essayé, les invitations à dîner, les fleurs, les compliments. Mais elle ne comprend pas. Alors, peut-être que vous avez une technique, vous. Pour qu'elle réagisse, quoi…

Ouh là.

Comme si j'étais pro dans ce genre de choses, moi.

Par contre, s'il veut des conseils pour se planter en beauté, je peux lui en faire une liste !

– Ça s'appelle sex friends, en réalité, dis-je, joueuse.

– Oui ! Mais je ne sais même pas si elle connaît ce terme.

– Vous avez demandé conseil à Alistair ? Il doit savoir, non ? proposé-je, ne sachant pas quoi lui dire.

– Ah. Non. Bien sûr que non. Je n'ai pas envie de l'embêter avec ça. Il a déjà assez à faire comme ça. Vous savez avec la petite, tout ça… Et puis… Il veille sur sa grand-mère comme le ferait un père, alors je ne suis pas certain qu'il voit d'un bon œil que le plus vieil ami de sa grand-mère ait des idées… pas très… Enfin, vous voyez, quoi.

Oui, oui, je vois…

Je cherche quoi lui répondre. D'être cash ? De la plaquer contre un des murs du ranch et de l'embrasser ? Je n'ai pas le temps de chercher, Catriona arrive, le regard fier, le ton solennel, me sortant de cette situation pour le moins surprenante.

– Amy, tout est prêt ! annonce-t-elle, très sérieuse, en se tenant bien droite, comme un maître d'hôtel. Nous pouvons passer à table.

– Oh, je vais vous laisser, alors, dit George, une petite pointe de déception dans la voix. Bon appétit.

– Merci, George. À bientôt ! Et promis, je réfléchis à ça, le rassuré-je en plissant les yeux et en baissant le ton de ma voix, carrément amusée par cette discussion surréaliste.

Il hoche la tête et nous regarde partir. Catriona reprend son air naturel, et trottine pour m'emmener dans sa cabane.

– C'est papa qui l'a construite, m'apprend-elle pendant le chemin qu'elle éclaire grâce à une lampe torche. Tout seul !

– Wow ! La chance, j'aurais adoré avoir une cabane, moi aussi !

Catriona m'emmène à l'arrière du ranch, là où se tiennent quelques arbres, rapprochés, dont le plus bas tient entre ses branches une cabane en bois clair, à deux mètres de hauteur, dont l'accès se fait par un petit escalier. Des guirlandes entourent la cabane, lui donnant un air de fête. C'est très joli. La fillette monte agilement les marches, puis me regarde faire de même. Une fois parvenue à l'entrée de la cabane, je suis soufflée par la beauté de l'intérieur. Un vrai décor de princesse. Ou plutôt de fée. Des petites lumières roses ici et là, des guirlandes lumineuses semblables à celles de l'extérieur, de la fausse mousse verte sur le sol, moelleuse comme une moquette épaisse, une table et des chaises en bois peintes en bleu ciel, des figurines féeriques, un peu partout, qui semblent surgir des murs, un gros pouf tout doux, des livres et des jouets un peu partout.

Sur la table, les couverts sont installés et des plats nous attendent. Je ne tiens pas debout dans la cabane, dont les murs sont tapissés d'images de la forêt, recréant vraiment cet univers, et des étoiles phosphorescentes brillent sur le plafond.

– C'est magnifique, dis-je, émerveillée.

Nous nous installons autour de la table, sur les chaises miniatures. Mes jambes dépassent sur le côté, j'ai l'impression d'être une géante, alors que je ne suis pas spécialement grande. Puis, Catriona me présente les plats, comme une serveuse professionnelle. Cookies, mini fondant au chocolat, cupcakes, sablé écossais et un peu de légumes, tout de même avec un gâteau à la carotte. Bonbons et autres sucreries. Je souris devant ce repas composé uniquement de sucre, et Catriona m'explique qu'elle ne raffole pas des légumes, mais qu'elle en mange quand même.

Pendant qu'elle dispache consciencieusement la nourriture en parts égales, elle me pose des questions sur mes cheveux, puis sur mon métier, et sur ma vie en général. Elle parle beaucoup, est très joyeuse, drôle, si bien que je n'arrive pas à poser la seule question qui me hante depuis que j'ai découvert son existence : où est sa maman ?

Et comment est-elle ? Et s'entend-elle bien avec son père, se voient-ils souvent, est-ce qu'elle vit plus chez son papa ou chez sa maman, est-ce qu'elle pense qu'ils sont encore amoureux, etc.

Une fois le repas englouti, Catriona me présente toutes ses amies les fées qui ornent sa cabane. Elles possèdent toutes un prénom, ont une histoire, un métier, un but dans la vie et surtout un désir commun : protéger la nature. Elle me montre aussi une superbe collection de minéraux, qu'elle garde jalousement dans une vitrine, parce que les fées sont liées au monde minéral. Je suis soufflée par l'imagination de cette enfant. Par ses connaissances. Elle est passionnante. Si vive et enjouée ! Elle me confie qu'elle rêve souvent des fées, qu'elle peut se confier à elles, et qu'elle croit à leur existence. Puis, elle me propose de faire un peu de silence, parce que ses amies adorent sa cabane, et si nous sommes assez sages pour les voir, elles pénétreront peut-être à l'intérieur. Elle m'assure que c'est déjà arrivé et que c'est de cette manière qu'elle connaît leur prénom et qu'elle les donne ensuite

à ses figurines.

J'accepte, amusée. Ravale mes questions. Attends le moment opportun pour les poser, ne sachant pas si je vais oser troubler la douce quiétude qui s'est installée. Manque de m'endormir plusieurs fois alors que nous sommes allongées à même le sol, à contempler les fausses étoiles qui brillent au plafond.

Et puis l'atmosphère, feutrée et légère, change du tout au tout. Alistair. Dans cette ambiance de cocon, sa présence alourdit l'air et provoque des petits courants sous ma peau. Accélère ma respiration. Fait battre mon cœur de manière désordonnée.

– Papa ! s'écrie Catriona en se levant d'un bond. Tu n'avais pas le droit de venir ! Les fées allaient arriver et tu les as fait fuir !

– Il est l'heure d'aller au lit, petite princesse, dit Alistair d'un ton complaisant.

– Mais j'ai pas sommeil, rétorque-t-elle en bâillant et en se frottant les yeux. Et tu dois goûter mes gâteaux, tu m'as promis !

– Je suis prêt, dit le père attentionné en prenant place devant la petite table, s'asseyant en tailleur. Mais des petites parts, s'il te plaît.

– Tu en veux encore, Amy ? demande gentiment Catriona alors que je me relève, un peu hagarde, encore écœurée par tout le sucre ingurgité.

– Merci, mais ça va aller pour ce soir, grimacé-je. J'ai largement assez mangé.

Je m'assieds dans la même position qu'Alistair, en tailleur, la plus pratique dans cette cabane à la taille de la petite fille à qui elle appartient. Je regarde Catriona servir son père, ses gestes maladroits de fatigue, les bâillements qu'elle tente de réprimer, les explications sur les recettes confectionnées avec l'aide de son arrière-grand-mère. Alistair goûte chaque gâteau, complimente sa fille, la couve d'un regard bienveillant. J'observe leur complicité, leur rire, ne sachant pas si je me sens de trop ou si je suis troublée par le fait d'être tous les trois dans cet espace confiné.

Puis, Alistair dit à sa fille de me souhaiter une bonne nuit. Catriona accepte sans broncher. Elle se jette dans mes bras, m'enserre fort, pose sa tête contre ma poitrine. Surprise par cet élan de tendresse, touchée, je passe mes bras autour de son petit corps.

– C'était génial, Amy, dit-elle de sa petite voix ensommeillée. Tu reviendras, hein ?

Le regard qu'Alistair pose sur moi me donne des frissons. Plus de lumière, que de l'ombre. Cette ombre particulière qui affole mes sens, me fait faire n'importe quoi, me ferait oublier la présence de l'adorable fillette qui ne semble pas vouloir me lâcher. Puis, un changement imperceptible apparaît, son visage se ferme, et il prend Catriona dans ses bras pour l'emmener au lit. La petite fille dort déjà à moitié. Je souris, touchée. Me lève pour partir moi aussi, pour aller me calfeutrer dans un lit, seule, sans histoire de fées, sans rires, sans chaleur.

– Tu peux m'attendre deux minutes, si tu veux, je vais juste la mettre au lit, propose Alistair d'une voix hésitante, mal assurée, que je ne lui connais pas.

– OK… me contenté-je de répondre après une seconde d'hésitation.

Alistair hoche la tête et descend, sa fille accrochée à son cou.

Et moi, je reste là, me triturant encore le cerveau, me demandant si c'est une bonne idée, si je ne devrais pas plutôt prendre mes jambes à mon cou et rentrer chez moi…

Mais qu'est-ce que je fous /1/2

11. Promenade nocturne

Quand Alistair revient, j'ai empilé les assiettes, boulotté quelques miettes de gâteau qui me faisaient de l'œil, mis un peu d'ordre dans la cabane enchanteresse de la petite Catriona. Je me suis occupé les mains, donc.

À défaut de m'occuper l'esprit…

Et puis, je l'entends monter les escaliers. J'arrête de respirer. J'aperçois son visage par l'encadrement de la porte que j'avais laissée ouverte, dans le but de me rafraîchir les idées. Je déglutis. Difficilement. Il baisse la tête, plie le dos, entre. Je me liquéfie. Puis, il plante son regard dans le mien, et là, je ne réponds plus de rien. Parce que c'est facile de gérer mon attirance en plein jour, entourée de monde. Mais ici, dans cet espace feutré, où sa présence emplit la pièce, où son magnétisme me happe et m'emprisonne dans ses filets, où son regard aimante le mien et me donne envie de me perdre dedans, c'est très difficile. Je recule, comme je peux, me cogne contre la table, renverse une chaise, jure.

– Ça va, Amy ? me demande-t-il, comme s'il ne voyait pas le tourment que je vis.
– Super, dis-je riant bêtement et en ramassant ce que j'ai fait tomber. J'allais rentrer.
– Tu veux faire une petite balade de nuit ? La lune est presque pleine.

Je l'observe un instant. Me demande s'il y a une proposition cachée dans sa phrase. Me dis qu'il faut que j'arrête de lire de la romance. Hausse les épaules.

– Si tu veux, capitulé-je. Ça m'aidera à faire passer la tonne de sucre que j'ai engloutie.
– Catriona pourrait ne manger que ça, dit-il d'un ton tendre.
– J'ai remarqué, oui. Et je la comprends, c'était très bon.

Alistair sourit et m'invite à descendre la première. J'attrape ma doudoune et, fébrile, je m'accroche aux escaliers de peur de chuter. Puis, j'inspire un grand coup en arrivant en bas. La lune est haute dans le ciel, entourée de nuages, ce qui lui donne un aspect fantasmagorique. Dès qu'Alistair me rejoint, je frissonne.

– Tu as froid ? me demande-t-il. Tu veux ma veste ?
– Ça va, réponds-je, sachant que le froid n'est pas responsable des frissons sur ma peau.

C'est lui. Nous. Ici. Dans cette ambiance nocturne. Avec une chouette qui hulule au loin. Les quelques étoiles au-dessus de nos têtes. Mon attirance pour lui qui augmente sans cesse. L'interminable lutte intérieure que je vis. Cette lutte qui me dévore. Me bouffe mon énergie.

– Viens, marchons, dit Alistair en passant machinalement son bras autour de mes épaules.

Pour me réchauffer. Seulement pour me réchauffer. C'est ce que je me répète en boucle pendant que nous laissons la cabane derrière nous et nous rendons à l'arrière du ranch. J'ai l'impression de marcher maladroitement, clopinant, cherchant mon équilibre, tentant d'éviter d'écraser le pied d'Alistair. En tout cas, je ne marche pas naturellement, ça, c'est certain.

– Il y a un petit chemin, là, m'explique Alistair d'une voix douce. Il mène jusqu'à l'océan.
– Accès direct à l'océan ? La classe ! dis-je, riant un peu trop fort.
– À partir de la falaise, il est escarpé, je ne pense pas que ce soit judicieux d'y aller à cette heure, mais on pourra le voir d'en haut. J'aime beaucoup me promener là-bas la nuit.

Ah, une info personnelle sur lui. Wow, les choses avancent. Je sais qu'il apprécie de se balader la nuit. Je suis tentée de profiter de notre agréable proximité, de ma colère réduite à néant, remplacée par le désir qui monte inlassablement dans le creux de mon ventre, pour lui poser d'autres questions personnelles, mais Alistair s'est tu, seul le bruit de nos pas, de nos respirations, de nos vêtements qui se frôlent trouble la plaisante quiétude qui s'est installée. Alors je me tais, désireuse de me coller un peu plus contre lui, de passer mon bras autour de sa taille, de rechercher d'un peu plus près la douce chaleur qui émane de son corps.

Autour de nous, il n'y a plus grand-chose. Le ranch, bien derrière, une espèce de grange, au loin, et une immense maison, à l'opposé de la grange, qui surplombe l'océan. L'océan que je vois maintenant nettement au fur et à mesure que nous nous rapprochons. Sombre et mystérieux, à l'instar de la personne à côté de moi. Énigmatique, aussi. Qu'est-ce qui se cache sous la couche de l'apparence ? Pour l'océan, c'est facile : de l'eau, bien sûr, des roches, des poissons, des algues, et plein d'autres choses encore. Et sous l'apparence nonchalante d'Alistair ?

Si seulement je le savais…

Nous arrivons au bout du chemin, près de ce qui ressemble à une grange. Ensuite, le sentier descend pour se fondre avec une petite plage.

– C'est d'ici que tu as sauté ? demandé-je spontanément.
– Tu es au courant de ça, *BlueBird* ? s'étonne-t-il en s'écartant de moi pour planter son regard dans le mien, créant aussitôt un vide au creux de mon ventre.

Je rougis, agacée d'avoir lâché cette info sans même m'en rendre compte.

– Les filles en ont parlé, pendant un apéro, dis-je en haussant les épaules.
– Non, ce n'est pas d'ici, répond-il en tournant son regard vers l'étendue d'eau sombre en contrebas.
– Tu es toujours tête brûlée comme ça ? continué-je sur ma lancée.
– Ça dépend de ce que tu insinues par tête brûlée, ironise-t-il.
– Tu joues toujours avec tes limites ? expliqué-je brièvement.
– Je ne joue pas avec ma vie, si c'est ce que tu sous-entends, murmure-t-il d'une voix grave, dardant sur moi un regard agacé. Pas depuis… Catriona.

– Mais avant, oui, c'est ça ?
– Avant… C'était avant. C'est un interrogatoire ?
– Ça va, je pose juste des questions…
– Et toi, tu joues avec tes limites, aussi ?
– Et dans les films, tu ne prends pas de risques ? éludé-je d'un ton léger, rougissant de plus belle.

Parce qu'il a entièrement raison, je joue avec mes limites là…

– Non. J'étudie minutieusement chaque proposition. Je définis les clauses de mes contrats. Je n'accepte pas n'importe quoi. Je sais ce dont je suis capable. Je ne prendrai pas le risque de me blesser gravement, je suis papa.
– Tu sautes quand même sur des chevaux lancés au galop, plaisanté-je. Je crois que je préférerais la falaise, moi.

Alistair éclate de rire. Rire qui connaît parfaitement le chemin pour aller se loger directement dans mon cœur. Se rapproche de moi. M'emplit à nouveau de sa chaleur. Me force à lever les yeux afin de soutenir son regard. Regard sombre. Sérieux. Brûlant.

– Et toi, tu ne m'as pas répondu. Elles sont où, les tiennes, de limites ?

Aucune idée.

Dans un coin obscur de mon esprit, probablement.

Là où je me les reprendrai certainement de plein fouet demain…

Mes yeux se posent sur ses lèvres. Je mords les miennes. Alistair avance sa main, frôle délicatement ma joue, remonte en effleurant ma peau qui s'éveille brutalement. Violemment. Ainsi que tout le reste de mon corps. Lave qui se déverse dans mes veines, qui les parcourt en électrisant tout sur son passage. J'abaisse mes paupières. Je ne peux plus le regarder. Je ne peux plus lutter. Les doigts d'Alistair se perdent dans mes cheveux, à l'arrière de mon crâne, me forcent à relever la tête vers lui.

– Regarde-moi, *BlueBird*, murmure sa voix suave.

J'obéis. Plonge dans son regard. Son regard qui me dévore. Son regard qui attend mon signal, peut-être. L'infime geste qui lui dira qu'il ne dépasse pas une limite, là. Même si c'est le cas. Il va la dépasser. *Nous allons* la dépasser. Mais je m'en contrefiche. Je me fous de devoir encore avoir mal après. Je me fous de risquer d'être blessée, déçue, triste. Parce que la vie est un risque, non ?

Je pose ma main sur son bras. Lui donne mon accord. Souris. Et ses lèvres se posent sur les miennes. Avec douceur. Je gémis. De plaisir, de contentement, d'impatience enfin comblée. Et son baiser devient plus urgent. Affamé. Mon cœur fait des cabrioles, des bulles éclatent dans mon ventre, mon corps revit enfin, comme s'il était en suspens depuis une éternité…

Je réponds au baiser d'Alistair comme si ma vie en dépendait. Il passe ses bras autour de ma taille, me soulève comme si j'étais un poids plume, j'enserre aussitôt ses hanches de mes jambes. Je suis complètement lovée contre lui, accrochée à son corps, sa bouche dévorant la mienne. Je me tiens à ses épaules, à ses cheveux, à tout ce que ma main peut attraper. Sans délicatesse. J'ai besoin de le toucher, fort, de sentir que ce n'est pas un rêve, que nous sommes bien en train de nous embrasser, que je ne vais pas me réveiller seule, dans mon lit, dépassée par mes fantasmes. Que je ne suis pas en train d'imaginer tout ça. Je laisse de côté la petite voix perfide qui ose s'immiscer dans mon esprit, et me susurrer que je suis en train de faire une énorme bêtise. Je la renvoie là où elle est le mieux, dans les confins de mon cerveau. Et j'exige qu'elle y reste. Je réfléchirai plus tard. Ou pas. Là, je veux seulement apprécier ce que je vis, sans questions, sans remords, sans doutes ni craintes.

– *BlueBird*, murmure Alistair d'une voix hachée en détachant ses lèvres des miennes. Mais qu'est-ce que tu me fais ?

Je ris en cachant mon visage contre son cou. Hume son odeur, ce parfum masculin boisé, inspire tout ce que je peux.

– Je dépasse mes limites, je crois bien… murmuré-je à mon tour.
– On peut toujours arrêter ? propose-t-il d'un air mi-sérieux, mi-taquin.
– Fais-moi l'amour et on en reparle ensuite, exigé-je.
– Accroche-toi, alors, dit-il en me serrant plus fermement.

J'imaginais, à tort, que nous allions retourner au ranch. Mais Alistair me porte vers la grange, dont il pousse la porte d'un geste brusque du bras, me faisant sursauter.

– Alors, *BlueBird*, toujours aussi pressée ?
– Encore plus pressée…

Alistair reprend possession de mes lèvres. Avec avidité. Passion. Une urgence qui finit de reléguer ma raison dans un endroit où je n'y ai plus accès.

Et ça me convient très bien.

Puis, il saisit son téléphone, l'allume et le pose sur une étagère de bois clouée contre un mur de façon à ce que nous puissions voir quelque chose. Je découvre le lieu : du foin, des bûches de bois, une vieille chemise usée qui traîne là, quelques objets en métal non indentifiables.

– Romantique, n'est-ce pas ? se marre doucement Alistair.
– Tellement… affirmé-je d'une voix amusée.
– Je suis sûr que tu n'as jamais fait l'amour dans le foin ?
– Ah, non, jamais.
– Ce sera une première alors, dit Alistair en me posant sur le sol de bois parsemé de brindilles.
– Exactement, certifié-je, le corps impatient.

Les lèvres d'Alistair sont maintenant tout contre mon cou. Je ne sais pas quelle est la température

à l'intérieur de cette grange, mais ce que je sais, c'est que j'ai beaucoup trop chaud. Sa langue titille la partie fine sous mon oreille, attrape mon lobe pour le mordiller, et c'est reparti pour un manège de sensations. Je bascule ma tête en arrière, lui laissant un champ d'action plus large, me retiens à son dos puissant, manquant de perdre l'équilibre. La poigne d'Alistair se fait plus ferme sur mon corps, me maintient sans effort comme la poupée de chiffon que je suis devenue entre ses bras. Je glisse mes mains sous son pull, puis sous son tee-shirt, et me délecte de sa peau brûlante. Alistair laisse échapper un gémissement. Je souris de lui faire de l'effet, de lui procurer autant de sensations qu'il m'en fait vivre. Sauf que je me trompe, a priori.

– Tu as les mains gelées, murmure-t-il contre ma joue.

Je laisse échapper un rire, autant d'amusement que de m'être trompée sur la teneur de son gémissement. Puis, je continue à explorer son dos, me souviens de son tatouage, cherche si je peux le sentir, en filigrane, là, juste sous la pulpe de mes doigts. Je remonte jusqu'à ses épaules, les pétris, me hissant sur la pointe des pieds pour ne pas tirer sur son corps et redescends sur ses fesses musclées que je sens au travers de son jean. Alistair gémit encore. De plaisir, cette fois. Il me serre un peu plus fort contre lui, enfouit son visage dans mes cheveux, et je crois bien, inspire largement.

– Tu sens tellement bon, *BlueBird*, dit-il d'une voix hachée.

Mon cœur fait des saltos à chaque compliment de sa part. À chaque phrase délicate qu'il m'adresse, à chacune de ses intonations tendres et à chacun de ses gestes. Alistair se recule, se détache lentement de moi, accroche son regard au mien, regard où des flammes dansent, comme si j'étais réellement une gourmandise qu'il allait croquer sans plus attendre. Des flammes d'envie, de désir, de convoitise. Et j'aime ça. Voir à quel point il a envie de faire l'amour avec moi augmente mon propre désir. Je me jette sur ses lèvres, l'embrasse à pleine bouche, ma langue cherchant le contact de la sienne, pour le posséder encore. Alistair agrippe mes fesses, me soulève et me porte un peu plus loin, sur un gros amas de foin et m'invite à m'allonger, son corps recouvrant aussitôt le mien. J'écarte les jambes pour le sentir plus près, plus fort, la bosse de son excitation titillant ma féminité. Mon ventre s'enflamme, le désir grossit, cette boule adorée qui, maintenant, ne demande qu'à exploser.

– Tu vas me tuer, *BlueBird*, murmure-t-il.
– Fais-moi l'amour avant, s'il te plaît, supplié-je.
– J'en ai bien l'intention.

Le foin sous mon corps est comme une épaisse couche de mousse. En moins doux. Des particules s'infiltrent sous mes vêtements, se mêlent à mes cheveux, me font éternuer.

Et ça gratte, aussi…

– J'espère que tu n'es pas allergique au foin, dit Alistair en riant doucement.
– Je ne sais pas, dis-je en fermant les yeux, sentant un nouvel éternuement approcher. C'est la première fois que je fréquente du foin d'aussi près.

– Je connais un super remède contre ça.
– Contre l'allergie ?
– Contre tous les désagréments, oui.
– Et c'est ?
– Les orgasmes, chuchote-t-il d'une voix rauque contre mon cou.
– Quand tu veux, alors…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase, Alistair m'embrasse encore. Ses mains de part et d'autre de ma tête, son torse sur ma poitrine, ses abdos contre les miens, euh, enfin, contre mon ventre. Son sexe de plus en plus dur contre le mien. Puis, il délaisse mes lèvres, se redresse légèrement, revient picorer ma gorge, descend sur mon décolleté. Il fait glisser la fermeture de ma doudoune, et sa bouche part à l'exploration de ma peau, la peau tendre de mon ventre, soulevant mon pull, me faisant frissonner, m'agripper à ses cheveux que je tire sans aucune délicatesse. L'urgence est revenue. Plus intense que jamais. Je me relève, forçant Alistair à faire de même, puis ôte ma doudoune. J'ose un regard explicite à l'homme si séduisant, si sexy, si provocateur qui me fait face.

– Plus vite on sera déshabillés, plus vite je pourrai tester ton remède, lâché-je, joueuse, d'une voix enrouée.
– Hum. Je vois, l'allergie augmente.
– Exactement. Il faut vite que tu m'aides, là.

Un sourire diabolique étire ses lèvres rougies par nos baisers. Alistair, en une seconde, enlève son pull et son tee-shirt. En même temps. Je vois apparaître son torse si bien dessiné, ses abdominaux parfaits, observe sa respiration saccadée, hypnotisée par ce corps tellement tentateur qui se dévoile sous mes yeux. Je reste là, figée, assise sur du foin qui me gratte, à le contempler. À le dévorer du regard. Les papillons qui voletaient dans ma poitrine et dans mon ventre se sont transformés en une horde de lépidoptères survoltés.

– Un problème, *BlueBird* ? demande doucement Alistair, un sourire carnassier sur les lèvres. Oh ? C'est peut-être toujours moi, le problème ?
– Exactement ! m'écrié-je en me jetant sur lui.

Alistair chute en arrière dans un rire communicatif. Je m'assieds à califourchon sur lui, appuyant mon entrejambe sur son sexe durci de désir. Je me rue sur ses lèvres, que j'embrasse, lèche, mordille, aspire. Je m'enivre de lui. De son odeur, de sa chaleur, de ses râles. Puis, ma langue part à l'assaut de la moindre parcelle de sa peau à ma disposition. Je continue à embrasser, suçoter, mordiller. Les mains d'Alistair sont partout sur moi. Mes fesses, mes cuisses, mes hanches, me faisant doucement balancer pour accentuer le frottement entre les parties les plus sensibles de nos corps en cet instant, parties qui hurlent vouloir être rassasiées l'une de l'autre. Je déboutonne son jean, le fait glisser le long de ses cuisses musclées, il m'aide à virer ses chaussures, balance le tout au loin. Je reprends aussitôt ma position assise sur son corps, attrapant ses bras pour les lever au-dessus de sa tête, les bloquer et m'emparer de sa bouche que je dévore encore.

Encore plus addictif que le sucre, cet homme… !

Je continue à le torturer délicieusement, son cou, son torse, puis lâche ses mains pour descendre lentement sur son ventre, suis la fine ligne de poils qui se perd sous l'élastique de son boxer. La respiration d'Alistair est désordonnée, ses gémissements rauques m'emplissent de frissons, et mon corps va bientôt imploser s'il ne vient pas en moi rapidement.

Semblant entendre ma plainte silencieuse, Alistair se redresse, le visage rougit par l'excitation, le regard encore plus sombre qu'auparavant.

– Si tu n'es pas nue dans les dix secondes qui suivent, souffle-t-il d'une voix grave, je te jure que je me rhabille !

J'éclate de rire. Un rire tendu et impatient. J'observe les traits d'Alistair, photographiant mentalement ses lèvres gonflées, le petit sourire amusé et aussi impatient que le mien, la lueur d'urgence dans son regard. Puis, d'un mouvement provocateur, j'attrape mon pull, le soulève, l'ôte et le balance au loin. Alistair se mord la lèvre. La température à l'intérieur de mon corps grimpe en flèche.

– Encore, souffle-t-il.

Je fais la même chose avec mon top. Joueuse. Alistair se redresse alors, me fait basculer et me couvre de son corps musclé. Je proteste pour la forme. Soulève mes reins pour accentuer le contact entre nous, mais le brun ténébreux en a décidé autrement. Ses lèvres picorent ma peau, glissent à l'orée de mon soutien-gorge, et ses doigts en trouvent l'ouverture, au dos. Je l'aide à me l'enlever, avant de gémir parce que sa langue joue maintenant sur ma poitrine, insolente. Quand il saisit la pointe de mon téton entre ses dents, j'attrape ses cheveux et les tire sans ménagement. Je veux qu'il sente combien j'ai envie de lui. Puis, ses mains s'égarent sur mon pantalon, caressant le tissu, appuyant sur mon sexe qui n'en peut plus de se languir de lui. En une seconde, Alistair ôte mon bas, bottes et chaussettes y compris. Nous voilà maintenant quasi nus. Pas pour longtemps. Dans un même mouvement, il attrape ma culotte pendant que je saisis son boxer. Et l'instant d'après, nous sommes sans vêtements.

Sur un tas de foin qui gratte.

Son sexe épais me tente comme jamais je n'ai été attirée par quelqu'un. Son corps m'appelle comme jamais. Ou lui tout entier, peut-être... Délicatement, je pose mes doigts sur son membre brûlant pour en apprécier la douceur. Exquise. Veloutée. Alistair reprend possession de mes lèvres pendant que sa main effleure ma féminité. Je gémis. Un gémissement qui se perd dans le silence de la nuit, seulement troublé par le bruit feutré du foin et de nos respirations. Quand il insinue un doigt en moi, je grogne. Râle. La boule de désir prend toute la place dans mon ventre. Je me tortille sous ses caresses, empaume ses fesses, griffe son dos. Quand deux doigts me pénètrent, je ne sais plus qui je suis. Où je suis. Je me redresse pour avoir accès à son corps en entier, il passe son bras derrière ma nuque, accentue ses caresses et l'orgasme éclate. Intense. Puissant et dévastateur. Je crie mon plaisir pendant de longues secondes, mon corps saisit de soubresauts. Quand je reviens sur terre, Alistair émet un petit rire rauque, sexy à souhait.

– Encore, soufflé-je à mon tour.

Alistair tend le bras, attrape son jean, en sort un préservatif. Je peux observer à loisir son tatouage, ses oiseaux mystérieux qui me font imaginer un tas de significations. Je lui prends le morceau de plastique des mains, le déchire et le déroule sur son sexe en savourant d'avance le plaisir de le sentir rapidement en moi. Alistair m'embrasse de nouveau, mon cœur s'enflamme en même temps que mon cœur. Mon cœur qui me chuchote que je suis foutue, maintenant. Si George aimerait être le sex-friend de Daisy, moi, je ne pourrai jamais me contenter seulement de ça avec Alistair. Oui, je prends conscience que mes sentiments sont bien plus forts que je ne voulais l'admettre. Et que toutes les belles pensées sur vivre le moment présent, ne pas me soucier du futur, prendre uniquement ce qu'il veut me donner ne peuvent pas s'appliquer envers lui.

Je me redresse, voulant mettre un terme à ses pensées qui n'ont rien à faire ici. Parce qu'ici, réellement, c'est le présent qui compte.

– Même pas en rêve, *BlueBird*, murmure Alistair, taquin. C'est moi qui décide.

Alistair, homme dominateur ?

C'est bien parce que mon corps n'en peut plus de cette tension que je le laisse faire.

Bon, OK, à vrai dire, ça ne me déplaît pas, à cet instant…

Je suis de nouveau sur le dos. Le corps d'Alistair pesant sur le mien. Ses mains bloquant les miennes. Ses lèvres à l'assaut de ma gorge, de ma poitrine, électrisant ma peau. Tous mes sens. Son sexe à l'entrée de ma féminité. J'écarte les cuisses, enserre ses hanches de mes jambes. N'arrive plus à respirer tellement j'ai encore envie de lui.

– Alors viens, exigé-je. Tout de suite.

Alistair obéit, un demi-sourire sur les lèvres, ses yeux dans les miens. Quand il me pénètre enfin, je relâche toute la pression. Il marque une pause, enfouit son visage contre mon cou.

– Putain… souffle-t-il.
– Ouais, parvins-je à articuler. Pas mieux…
– C'est si bon…

Je me tortille encore pour l'inciter à bouger. Le mords encore. Gémis encore. Puis, Alistair accélère sa cadence. Des petits coups de reins précis, délicats mais fermes. La boule annonciatrice d'orgasme revient, plus vivante que jamais. Et le temps s'estompe encore. Plus de foin qui gratte, plus d'air frais sur la peau, plus de pensées. Non. Plus rien de tout ça. Juste lui. Et moi. Nous. Reliés par ce fil invisible du désir. De l'attirance incontrôlable. De ce lien puissant qui ne s'explique pas. Qui se vit, tout simplement. Et mon orgasme éclate. Encore plus fort que le précédent. Plus long et plus intense. Suivi par celui d'Alistair qui triple mes sensations.

Un seule pensée vient s'immiscer dans mon esprit lorsque nous reprenons notre souffle, quand notre plaisir a terminé de résonner contre les murs de bois de cette grange perdue au milieu de nulle part.

J'en veux encore…

12. Mur de glace

Le réveil sonne beaucoup trop tôt, ce matin. J'étire mon corps endolori plusieurs fois avant de me décider à me lever. Je n'ai pas assez dormi, c'est clair, mais je ne regrette pas une seconde les heures de sommeil manquantes.

Bien au contraire…

Après avoir fait l'amour, nous sommes tranquillement retournés à ma voiture, main dans la main. Nous n'avons pas beaucoup parlé, mais l'atmosphère était zen, calme, comme si nous n'avions pas besoin de mettre des mots sur ce que nous avions partagé. Juste avant que je ne parte, Alistair m'a serrée contre lui et m'a juste susurré ces mots : « Bonne nuit, *BlueBird* ». Et ça a suffi pour que mon cœur d'artichaut ramollisse encore plus.

Même si j'ai toujours bien conscience que la situation n'est pas simple, qu'Alistair ne m'a rien promis, en gros que rien n'a changé, je suis d'humeur particulièrement joyeuse, ce matin. Oubliées les pensées négatives, les questions. Terminé de me triturer le cerveau.

Rien de tel que des orgasmes pour voir la vie du bon côté…

***

– Amy, m'explique Alan, Chouchou lové dans ses bras, après le déjeuner. Tu seras avec Calum et Bonnie, cet après-midi. Il y a un souci avec le matériel pour le château, j'y vais avec Stuart et la responsable déco. Je pense que nous serons de retour en fin de journée. Tu peux me joindre sur mon portable, au cas où. J'ai annoté des changements sur les fiches, tiens, dit-il en me les tendant.

J'acquiesce, un sourire sur le visage, pendant que je saisis les feuilles du réalisateur. Un sourire fier, cela va de soi. Cette semaine, Alan m'a confié une scène seule avec un cameraman et Alistair, et aujourd'hui, je dirige les deux acteurs principaux. On peut dire que j'avance, sans aucun doute ! Embauchée pour gérer les figurants et seconder le réalisateur (en bref, embauchée à tout faire), je n'aurais jamais imaginé devoir me débrouiller seule aussi vite ! Bien sûr, le stress est présent, intense et presque paralysant mais ce que je préfère dans ce métier, outre admirer ce que nous avons accompli une fois le film terminé, c'est le défi que cela représente. Tout mettre en œuvre pour que le film soit génial. Inoubliable. Me dépasser, ignorer ma peur, garder un peu de doute quand même car le doute fait évoluer, ou du moins, permet de se poser les bonnes questions, quand il ne nous empêche pas d'avancer, bien sûr. J'aime diriger les acteurs, leur permettre de montrer le meilleur d'eux-mêmes, trouver la position, la prise qui va faire mouche, cadrer pour que les émotions transparaissent, pour que le spectateur se souvienne de ce film comme d'une merveille.

Là, en revanche, j'ai un défi de plus, et pas des moindres : Bonnie. Bonnie qui refuse de me parler,

qui nie mon existence, qui fait comme si elle ne me connaissait pas. Va-t-elle accepter de tourner sous mes ordres ? Va-t-elle se montrer professionnelle ? *Et si elle faisait tout capoter ?* me chuchote ma mauvaise petite voix, à l'intérieur de moi. Non, pensé-je, elle est là pour percer, elle aussi, elle ne pourra pas prendre ce risque.

Néanmoins, je ne suis plus aussi assurée. Passée l'excitation de cette nouvelle, je me mets à douter. Et pas du bon doute qui fait avancer cette fois, non, celui qui fait stagner. Pile celui que je n'aime pas. Et ça ne s'arrange pas quand Stuart apparaît, juste derrière moi, alors que Calum et Bonnie surgissent au loin.

– Alors, mini rebelle, tu as bien lu les fiches ? dit-il de sa voix désagréable, d'un ton méprisant.
– Bien sûr, haussé-je les épaules, me retenant de l'envoyer bouler.
– Parce que tu sais quoi, ton frère ne sera pas toujours là pour te sauver la mise. Remarque, il pourra toujours te trouver un autre job, puisque manifestement tu ne sais pas te débrouiller toute seule…

Je me retourne, au ralenti. Le fixe une seconde. Son visage affiche un air narquois, ses yeux, une lueur glaciale.

– Quoi ? balbutié-je.
– Tu as très bien entendu.
– Je ne vois pas ce que mon frère vient faire là-dedans…
– Ah oui ? Eh bien, réfléchis un peu….

Et il me plante là, sans explication, pour aller accueillir Calum et Bonnie. Bonnie qui lui fait un grand sourire, discute avec lui comme s'ils étaient potes depuis toujours. Quand Stuart leur explique qu'il part avec Alan et que c'est moi qui vais gérer, je vois le visage de mon ancienne meilleure amie se fermer. Pas longtemps, mais assez pour que je m'en rende compte. Elle se reprend vite, ne voulant probablement pas montrer à l'assistant-réalisateur qu'elle n'a aucune envie d'être là, avec moi.

Et encore moins sous mes ordres.

Mais ça, je m'en doutais déjà…

Mon esprit vogue entre la phrase que m'a balancée Stuart sur mon frère, et l'attitude de Bonnie. Il passe de l'un à l'autre comme une balle de tennis dans un championnat, avec rapidité et précision. Je ne comprends pas ce qu'il a voulu me dire. C'est Lukas, mon frère, qui m'a parlé de cette place à prendre, puisqu'il avait eu vent d'un désistement. C'est lui qui a proposé ma candidature. Et alors ? Où est le problème ? Si je n'avais pas eu le diplôme, l'expérience et les recommandations de mes professeurs et maîtres de stages, Alan Middle ne m'aurait jamais embauchée.

– Amy ! s'écrie Carolyn en s'approchant de moi, une caméra sur l'épaule. On y va ?

Je reviens sur terre. Trouve la force de lui sourire. Observe Calum et Bonnie qui attendent que je leur donne les directives. Ignore le regard plein de sous-entendus que me lance Stuart en observant

comment je vais me débrouiller. Puise au plus profond de moi pour ne pas laisser tout ça me submerger.

Professionnelle avant tout, j'ai déjà dit, non ?

Oui.

Et c'est le moment où jamais de montrer de quoi je suis capable.

J'inspire longuement, jette un dernier coup d'œil sur mes fiches, même si j'ai retenu ce qu'Alan attendait de la scène, et marche d'un pas décidé vers une partie de l'équipe qui m'attend. Le moment après le déjeuner est toujours le plus difficile de la journée. Il faut reconcentrer l'équipe, remotiver les troupes, s'assurer que personne n'est allé faire la sieste (c'est déjà arrivé). D'autant plus que le traiteur qui s'occupe de nos repas est franchement excellent, et que nous mangeons toujours trop.

– Bonjour, dis-je d'une voix neutre. Nous allons tourner la scène avant le baiser. Calum et Bonnie, vous vous rencontrez par hasard devant le bureau de poste. Sir William vous a conviés à un bal et à une partie de chasse dans son château, là où nous allons tourner en début de semaine prochaine, ce sera le sujet de votre discussion, expliqué-je en leur tendant chacun une fiche. Le décor est derrière le bâtiment. Regardez vos dialogues, Alan a fait quelques petits changements. Ensuite, Calum, vous proposez à Bonnie de la raccompagner chez elle. Je vous rejoins dans une minute, je vais chercher les figurants.

J'ai juste le temps d'apercevoir le regard froid et le petit sourire narquois de Bonnie avant de tourner les talons. Je me force à ne pas y penser lorsque je fais les vingt mètres qui séparent l'endroit du tournage et le chapiteau où attendent les figurants. J'en prends deux au hasard, qui vont jouer les passants. De toute façon, je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit joviale envers moi. Sa réaction est exactement celle que je m'imaginais, même si, évidemment, j'aurais espéré le contraire. Je me concentre et explique aux deux heureux élus que c'est une scène assez rapprochée, il n'y a pas besoin que tous soient présents, et leur rappelle l'attitude qu'ils doivent avoir. Ne pas regarder la caméra, ni les acteurs, mimer une discussion.

Une fois derrière le bâtiment, là où la reconstitution de la devanture d'un relais de poste a été posée, je vois Bonnie poser sa main sur l'épaule de Stuart et rire aux éclats. Mon cœur se serre un peu plus. Il doit ressembler à un noyau de cerise, à coup sûr. Qu'elle m'ignore, me nargue, OK. Mais qu'elle se marre ouvertement avec l'assistant le plus odieux du monde, ça me flingue le moral. Elle en a le droit, je sais. Mais ça me fait mal.

Toute l'équipe est en place. Stuart est parti, à mon grand soulagement. Un rayon de soleil vient se poser sur la chevelure de feu de Bonnie, éclairant ses mèches déjà lumineuses et lui fait plisser les yeux. Elle secoue la tête, son nez se retrousse et je la revois, dix ans en arrière, faire la même mimique.

– Bien, les acteurs en place ! tonné-je un peu trop fort. Bonnie, vous faites mine de sortir de la poste. Calum, vous la percutez doucement. Sans la blesser, bien sûr.

– À vos ordres, dit-il en plaisantant, prenant la pose du garde-à-vous, sa main tendue près de son front.

Sauf que ça ne me fait pas rire.

Mais je me force quand même.

– Bonnie, vous êtes gênée de le croiser. Il vous plaît, mais ce n'est pas du tout votre genre d'homme.

Je l'entends marmonner quelque chose. Ne relève pas. Meurs d'envie de lui demander s'il y a un problème. Mais ce serait prendre le risque qu'elle s'énerve contre moi et mette au courant toute l'équipe de notre différend.

– Tous ceux qui n'ont pas à être dans le champ, poussez-vous, exigé-je. Calum, vous partirez de trois mètres. Non, attendez, faites un gros plan sur lui, pour commencer, dis-je aux cameramen. Il va chercher quelque chose dans sa poche. Bonnie, vous serez face à la porte. Vous vous retournez et il vous percute à ce moment-là.

J'ai dit à quel point ça m'est étrange de la vouvoyer ?

Non ?

Bon, c'est maintenant, c'est fait…

Je place Calum là où il sera le mieux pour la prise, avec les montagnes majestueuses derrière lui. Matthew fait un gros plan, exactement ce que j'attendais de cette scène, que je vérifie sur mon moniteur.

– Super, on tourne !

Silence. Action.

Je valide la prise, presque euphorique. J'adore ce que je fais. C'est exaltant. L'espace d'un instant, j'oublie l'attitude glaciale de mon ancienne meilleure amie. Et tous les doutes qui n'ont plus leur place, maintenant. C'est comme pour la musique, immergée dans la création, le monde extérieur n'existe plus.

Une fois les directives données pour la prise suivante, je me rapproche de Bonnie et pose ma main sur son épaule pour la faire pivoter et la placer exactement là où je la visualise. Je sens tout son corps se tendre, et d'un mouvement léger mais brusque, elle m'incite à la lâcher.

– Ne me touche pas, Amy, crache-t-elle à mi-voix.

Je serre les dents, en colère. Terriblement vexée. Je vérifie que personne n'a capté sa réaction.

– Que tu ne veuilles pas me parler, OK, articulé-je, en me maîtrisant. Mais tu es sous mes ordres, là, alors tu ne fais plus jamais ce genre de geste, OK ?

Bonnie plante son regard dans le mien. Hésite à répondre quelque chose, un air de défi sur le visage. Autant en colère que moi. Mais ne dit finalement rien. Il est fréquent que nous touchions les acteurs pour ajuster leur position. Elle ne peut donc pas me reprocher ça… Elle me jette un regard plein de haine et détourne la tête.

– Je suis prête, dit-elle d'une voix forte. Quand vous voulez.

Je soupire, me retire du champ. Toujours blessée. Mais satisfaite. Je veux bien essayer d'arranger les choses, de respecter sa demande de ne pas aller la harceler pour recoller les morceaux, lui laisser l'espace nécessaire pour que tout se passe au mieux. Mais ça, sa réaction, qu'elle ose faire ça devant tout le monde (même si personne n'a rien vu) c'est hors de question !

Parce qu'elle doit y mettre du sien, si elle veut que le tournage du film se déroule sans accroc…

Ça promet !

13. Baiser volé

Le reste de l'après-midi se passe mieux. Les scènes sont excellentes. Nous sommes parfaitement dans les temps. Il y a juste Calum qui a grogné car les prises ne l'incluaient plus, mais qu'il était obligé de rester jusqu'à ce que le soir tombe, pour tourner le premier baiser au clair de lune. Et la lune est là, en train de monter dans le ciel. L'air est frais et la brise fait frissonner tout le monde.

J'ai aperçu Alistair. De loin. Papillons fous dans le ventre. Pas de doublure pour lui, mais ses chevaux en arrière-plan dans l'enclos. Rien à lui expliquer, donc, puisqu'il les a laissés libres de brouter l'herbe grasse du pré. Les scènes n'étaient qu'avec Bonnie et un figurant qui jouait le rôle du vétérinaire. Scène que nous avons dû tourner une bonne dizaine de fois tellement il était stressé par la caméra.

Bonnie a échangé au minimum avec moi, mais elle ne montre pas le dégoût que je lui inspire. Ce dégoût qui me vrille les entrailles, comme si quelqu'un prenait un malin plaisir à jouer au mikado avec. Personne ne s'est rendu compte de rien. Enfin, c'est ce que je pensais.

– Il y a un souci avec l'actrice ? me demande discrètement Carolyn alors que nous faisons une pause bien méritée en attendant que la maquilleuse recoiffe Bonnie.

Je la dévisage une seconde, cherche à savoir ce qu'elle a vu exactement. Puis soupire.

– Non, rien, dis-je en mentant et en fuyant son regard.
– Ouais. Elle discute et rigole avec tout le monde. Sauf avec toi.

Je prends une large inspiration. Croque dans le biscuit que j'ai pris par automatisme, alors que je n'ai pas vraiment faim. Mais je bois café sur café et mon estomac commence à montrer des signes de faiblesse. Si gérer cette scène seule m'exalte, le stress est toujours là. Omniprésent.

Et me coupe l'appétit.

À moins que ce ne soit autre chose…

Bonnie, évidemment, mais pas que. Alistair n'est pas venu me voir. J'avais imaginé qu'il viendrait me saluer. Mais il ne l'a pas fait. Le vide que crée son attitude, son indifférence, me dépasse. Me dérange. Je le cherche sans cesse du regard, me retourne à chaque éclat de voix, à chaque mouvement que je perçois derrière mon dos. Son odeur ne m'a pas quitté de la journée. Les souvenirs non plus. Les heures que nous avons passées ensemble défilent en arrière-plan dans ma tête. En boucle. Pas une seconde de répit. Ses lèvres, nos baisers. Son corps chaud, le mien enflammé. Ses paroles, nos gémissements. L'urgence de nous perdre l'un dans l'autre, de faire durer le plaisir. De recommencer.

Sans jamais être rassasiés…

– Calum voudrait que l'on fasse les cadrages maintenant, explique Matthew alors que je suis déjà en train de rejoindre l'endroit où se passe la scène suivante. Pour gagner du temps.

– OK, dis-je. Les deux acteurs sont là ?

– Non, Bonnie est à la retouche maquillage. Enfin, c'est surtout pour refaire sa tresse, sourit-il. Du coup, vu que tu as à peu près la même taille que Bonnie, tu pourrais te placer face à Calum, pour qu'on marque l'endroit où elle doit se mettre ?

– Bien sûr !

– Cool, c'est parti alors !

Seul Calum attend sur le plateau. C'est la dernière prise, il fait carrément froid, des spots ont été installés pour accentuer le reflet de la lune afin de donner un air totalement romantique à la scène. Nous sommes sur le côté de la ferme, là où l'héroïne du film aime venir se promener, se délasser, un espace verdoyant, délimité par un petit muret de pierres.

– J'espère que Bonnie jouera bien cette scène, lâche l'acteur sans aucune bienveillance. J'aurais pu avoir fini il y a des heures, déjà…

– Courage, c'est la fin, dis-je, pour le rassurer, retenant un soupir d'agacement face à son ton supérieur.

Je me place face à lui, là où me le montre Matthew avant qu'il ne rejoigne l'endroit d'où il va filmer, à côté d'une remise en bois, si bien caché que je pourrais presque oublier sa présence. Le seul endroit où l'on aperçoit la montagne sombre derrière nous, le puits, et un bout de la ferme. Dans le film, il y aura des cris de mouettes au loin, la brise qui va souffler sur les cheveux de Bonnie après.

Même si ce sera un ventilateur, on ne peut pas attendre que le temps soit de notre côté, sur un tournage…

Je souris d'être là où je ne suis jamais : devant la caméra, avec quelqu'un qui me dirige. C'est drôle.

Et ça change !

– OK, dit Matthew, faisant des réglages. Rapproche-toi juste un petit peu de Calum, s'il te plaît.

Je m'exécute, me serre contre l'acteur qui me regarde de toute sa hauteur. Machinalement, il passe ses bras autour de mes épaules.

– Oui, super, Calum, c'est encore mieux si vous mimez la scène ! s'écrie Matthew.

Calum lève un sourcil. Je ne souris plus. Parce que dans mon contrat, il n'est pas stipulé que j'allais faire la doublure. Même pour le marquage !

– Je te préviens, poupée, si tu m'embrasses, tu ne vas plus vouloir arrêter, lâche Calum, un petit sourire satisfait sur les lèvres, les yeux plissés.

Non mais, au secours !

C'est quoi ce type ?

Et l'humilité, il connaît ?

Je me retiens de rire, maintenant. Parce que d'une, je ne vais certainement pas l'embrasser. Et de deux, je laisse bien volontiers cette place à la femme courageuse qui pourra supporter son ego surdimensionné. Je pose tout de même mes mains sur ses épaules, pendant qu'il soupire ouvertement d'aise. Être aussi près de lui, quelques centimètres séparant nos visages n'est pas l'action la plus sympathique de ma journée. Je suis très mal à l'aise, et je n'ai qu'une hâte, m'écarter de lui. J'ai envie de me retourner pour voir si Matthew est OK, s'il a eu le temps de faire sa prise mais je ne peux pas prendre le risque de tout faire capoter. Alors je reste là, comme une statue, figée à regarder l'acteur dans les yeux, le visage levé vers lui.

– Remarque, tu n'es pas trop mal, malgré la couleur de tes cheveux…
– Hein ?
– Ce n'est pas très féminin, continue-t-il comme s'il était en droit de me donner son avis.

Je cherche une réplique cinglante à lui balancer, mais je n'en ai pas le temps. Sa bouche vient s'écraser sur la mienne, et sa langue force le barrage de mes lèvres. Le temps que je réagisse, que je tente de le repousser avec mes mains, il s'est déjà reculé, et sourit largement. Avant que je n'aie le temps de l'envoyer bouler pour ce qu'il a fait, juste derrière moi, la voix extrêmement désagréable de Stuart retentit.

– Oh, ne vous étonnez pas, entends-je. Il paraît qu'elle est prête à tout pour arriver à ses fins. Déjà qu'elle a obtenu le poste grâce à son frère, il a carrément menacé le réalisateur de retirer ses bijoux du tournage s'il ne la prenait pas. Et vous avez ce que c'est, les bijoux, c'est comme les vêtements, ça fait la moitié du film !

Choquée, je me dégage de l'emprise de l'acteur qui me lâche en marmonnant quelque chose que je ne comprends pas. Et quand je me retourne, Stuart a déjà tourné les talons.

Mais il n'y a pas seulement Stuart.

Alistair est là aussi…

Et dans ses yeux, une lueur si furieuse que mon corps se transforme instantanément en glacier.

À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.

Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2017

ISBN 9791025740095